

L'uniforme des parachutistes, qui faisait des frères de tous ces hommes braves et hardis, cachait la personnalité de l'un d'eux : en effet, Michel de Bourbon, l'auteur de **EN PARACHUTE**, appartient à l'illustre famille française des Bourbons de Parme, alliée aux rois du Danemark. De plus, Anne, la soeur de Michel, a épousé récemment l'actuel roi de Roumanie.

Mais les mémoires de ce jeune prince sont loin d'être une chronique mondaine. Elles vous révéleront la gentillesse et la simplicité de celui qui est aussi un héros authentique de la campagne d'Indochine durant la dernière guerre.

IMP. DE SCEAUX



Ouvrages déjà parus du

Captain JOHNS :

Aventures dans la mer de Corail.
King et ses hommes.
Corsaires du Pacifique.
Retour de King.
Jeunes filles de l'Intelligence Service.
Commandos en France.
King et les loups-garous.
Le cygne jaune.
Au-dessus de la forêt vierge.
Rendez-vous en Extrême-Orient.
Le trésor des flibustiers.
Pirates du Pôle Sud.
Le mystère des avions disparus.
Jusqu'au bout.
Mission en Catalogne.
Biggles dans les mers du Sud.
Biggles à Bornéo.
King dans la jungle.
Le lac maudit.
La vallée des serpents à sonnettes.
Biggles joue le grand jeu.
Le bal des Spitfires.
Biggles au Grand Nord.

Ouvrages à paraître

du Captain JOHNS :

Biggles et Compagnie.
Biggles au Tibet.
Aventuriers de l'air.
Biggles en Afrique.
Biggles combattant du ciel.
King à la rescousse.
Biggles s'en va-t-en guerre.

MICHEL
DE
BOURBON

"EN PARACHUTE"

EN
"PARACHUTE"



PRESSES
DE LA
Cité

MICHEL DE BOURBON

EN PARACHUTE

PRINCE MICHEL DE BOURBON

EN PARACHUTE

LES PRESSES DE LA CITÉ

116, Rue du Bac

PARIS

1949

I

Il est sans doute anormal et même prématuré pour un jeune homme de vingt-deux ans d'écrire ses Mémoires. Mais un parachutiste de cet âge est presque un vieillard. En outre, ce jeune homme a l'impression très nette qu'il ne peut remettre son projet à demain ; non plus à quelques mois ou à l'autre année, car il se pourrait qu'il n'y ait pour lui ni lendemain ni année prochaine.

Une autre raison l'a également déterminé à écrire le récit de ses aventures, aussi brèves soient-elles : c'est qu'il a disposé de loisirs terriblement longs. Quand on est resté une année entière soit en prison, soit à l'hôpital, on a eu largement le temps de réfléchir, — peut-être trop. Chaque petit détail de la vie est alors tourné et retourné dans l'esprit, prenant une telle proportion que l'on en vient à lui donner une importance qui peut paraître exagérée. Cependant, ces aventures n'ont pas été embellies, ni déformées. Ce qui manque à ces Mémoires, c'est cette expérience de la vie, cet art de la sélec-

tion qui caractérisent les travaux des hommes dont la vie fut longue et mouvementée.

**

Avant de commencer le récit de mes aventures — d'abord en France, la dernière année de la guerre, puis en Indochine, où notre expédition a été le grand événement de ma vie — il est bon que je donne quelques dates. Bien que n'étant pas sensationnelles, elles sont utiles. Quoique parachutiste, je ne voudrais pas donner l'impression d'être trop dans les nuages.

**

Je suis né à Paris, le 4 mars 1926, fils du prince René de Bourbon et de la princesse Marguerite de Danemark. Mon grand-père maternel était le prince Valdemar, frère du roi Frédéric VIII de Danemark, de l'impératrice Dagmar de Russie et de la reine Alexandra d'Angleterre.

Peu après leur mariage, mes parents s'installèrent à Paris. J'y naquis, ainsi que mes trois frères et soeur : Anne, Jacques et André. André est propriétaire d'un élevage près de Sorö, au Danemark, Jacques est pilote dans l'aviation danoise, et Anne est mariée avec le roi Michel de Roumanie.

Notre train de vie à Paris était extrêmement

modeste, je le note avec satisfaction. Ma constitution aurait-elle résisté aux fatigues de ma fuite à travers la jungle indochinoise si j'avais été élevé dans du coton, habitué au luxe ?

Nous avions un appartement rue Adolphe-Yvon. Je fus envoyé très jeune dans une pension « high life » : les Roches, à cent vingt kilomètres de Paris. On y suivait les méthodes des collèges anglais, donnant une importance particulière aux sports et à l'étude des langues anglaise et allemande. Je n'étais pas un élève brillant, mais j'étais bon en anglais. Pour l'allemand, je ne puis en dire autant.

Mes paisibles jours d'écolier furent troublés par l'invasion allemande. Dès le début de la guerre, nous nous étions installés dans une petite ville bretonne : Bénodet, près de Quimper. Le séjour y était idyllique et nous y serions restés volontiers, mais Hitler en décida autrement. Quelques mois après notre arrivée, nous roulions à toute allure vers le Portugal, puis nous embarquions pour New-York, où nous arrivions le 21 novembre 1940.

Là, la petite famille se dispersa. Jacques, André et moi devions suivre les cours de l'école des Jésuites de Montréal. Je restai là un an et demi et revins ensuite à New-York où mes parents avaient loué un petit appartement.

Je n'affirmerai pas que nous roulions sur l'or, mais nous acceptions la situation avec bonne humeur. Mon père circulait beaucoup pour essayer

de trouver quelque occupation, ma mère était employée dans un magasin de modes et ma sœur Anne fréquentait une école de peinture. Elle avait toujours eu le goût du dessin et de la peinture, et espérait trouver un gagne-pain sur les routes escarpées de l'Art. Par l'intermédiaire du directeur de la succursale de la Compagnie des Indes orientales, M. Christiansen, on m'offrit une situation dans ce bureau, situé Battery Place, à New-York. Je dois avouer que je trouvais le travail beaucoup trop sédentaire pour ma nature ardente. Mes gages étaient de six dollars par semaine, insuffisants pour mes besoins, mais très larges eu égard aux services que je rendais.

Je passai onze mois à cette compagnie sans qu'on ait pu noter de sensibles progrès dans mes aptitudes. Mais comme entre temps j'avais atteint seize ans et que les Alliés n'avaient pas encore réussi à vaincre les Allemands, je décidai de m'en mêler, afin de terminer cette affaire.

Le sergent auquel j'exposai la chose, au bureau militaire français de New-York, ne fut pas du tout de cet avis : « Trop jeune », me répondit-il. « On verra bien », pensai-je, et je le priai de garder mes papiers.

J'attendis plusieurs mois une réponse et entre temps une crise d'appendicite m'obligea d'entrer d'urgence à l'hôpital. Je revenais juste de la table d'opération quand je vis entrer dans ma chambre

mon père, porteur d'une lettre arrivée pour moi. Je le priai de l'ouvrir. On m'avisait que j'étais accepté à l'Ecole des Officiers de Fort Benning et que je devais m'y présenter deux jours plus tard.

Comme je n'avais pas osé prévenir mes parents de ma démarche, ils étaient naturellement très surpris et assez malheureux, mais ils finirent par me permettre d'aller à Fort Benning dès que je serais guéri.

Je crois que l'heureux aboutissement de ma demande d'engagement n'était pas indépendant du fait que j'avais falsifié la date sur mon acte de naissance.

II

En novembre, on me trouva assez « calé » dans l'art de la guerre pour m'envoyer à l'Office des Services de Stratégie, où je restai du 20 novembre au 15 décembre 1943. Mon professeur était un lieutenant français du nom de Lambert, et il m'apprit bien des choses : par exemple, comment, dans une reconnaissance, on peut tirer sans faire de bruit, et la façon la plus expéditive de faire sauter les ponts ou les trains. Joignez à cela la télégraphie sans fil, le code, la lutte au couteau et le judo et vous reconnaîtrez que mon instruction était assez complète.

Ainsi, parfaitement équipé pour ma besogne à venir, j'embarquai sur le *Queen Elisabeth* pour Glasgow. J'avais toujours entendu dire que le *Queen Elisabeth* était un immense bateau, mais je n'eus pas du tout cette impression. Nous n'étions pas moins de 8.000 soldats à bord, de sorte que nous nous écrasions les pieds. Il y avait aussi deux

cents jeunes filles américaines qui devaient servir dans les W.A.C. (corps d'armée féminin) et je vous garantis que la traversée fut dure pour elles.

De Glasgow, on m'envoya avec treize officiers français à Birmingham. C'était juste avant Noël et nous ne connaissions âme qui vive dans la ville ; mais la sentimentalité anglaise aurait menti à sa réputation si on avait laissé quatorze âmes sans foyer voler de leurs propres ailes dans cette atmosphère de fête. Le commandant pria quelques familles bourgeoises de Birmingham de faire preuve d'hospitalité envers un officier français durant ces jours de Noël. On nous convoqua à une heure précise à l'hôtel de ville, où se trouvaient déjà les représentants des dites familles. Ils devaient chacun montrer du doigt lequel de nous ils désiraient. L'intention était certes excellente, mais tandis que nous étions là en rangs et que les bons bourgeois de Birmingham faisaient leur choix, nous nous sentions un peu comme des esclaves sur un marché arabe. Nous étions presque surpris qu'ils n'examinent pas nos dents et ne tâtent pas les muscles de nos jambes. Ils n'en firent rien, cependant.

J'ignore quels principes présidèrent au choix, mais j'échus à une famille de bouchers, chez lesquels je passai ces trois jours de Noël. C'étaient d'excellentes personnes et ils ne savaient qu'inventer pour me faire oublier ma nostalgie. C'était la

première fois de ma vie que j'étais loin de ma famille pour ces fêtes et j'avais redouté le cafard. (Même un homme de 17 ans redevient enfant à ce moment-là.) Aussi étais-je enchanté de mes hôtes, mais il y avait un point sur lequel ils n'étaient pas tout à fait satisfaits de moi. Lorsqu'on nous offrait des légumes verts, ils les mangeaient en se servant de leur couteau et de leur fourchette, alors que chez nous nous ne nous servons que de la fourchette. Ils considéraient cette erreur comme une lacune dans mon éducation et devaient penser que je sortais d'une famille très ordinaire. Pour l'un de ces jours de fête nous fûmes invités au dehors, dans une famille de bouchers également. Avant de partir, mon hôte me prit à part et m'enjoignit, amicalement mais fermement, de veiller à mes manières. Il semblait craindre d'être compromis dans l'affaire et je lui promis de faire de mon mieux. Je crois que je réussis à traverser cette épreuve sans pécher trop lourdement contre les lois de l'étiquette sévère des familles de bouchers anglais.

Le 27 décembre, je partis pour Londres, accompagné à la gare par toute l'incomparable famille. C'était la première fois que j'allais à Londres et je devais aimer cette ville par la suite. Ma première impression ne fut cependant pas très bonne, car je dus passer deux heures dans un sombre abri, tout de suite en sortant de la gare.

Je ne devais pas dormir beaucoup durant ma semaine londonienne. D'abord parce qu'il y avait attaque aérienne toutes les nuits, et aussi parce que je logeais dans le même hôtel que mes treize camarades officiers français. Nous étions à l'hôtel Rembrandt, habité surtout par de vieilles dames qui ne dormaient guère non plus, et cela plus par notre faute que par celle des Allemands. C'était une drôle d'idée aussi de loger quatorze officiers, dont l'aîné avait vingt-cinq ans, dans un hôtel de vieilles dames

J'adore, du reste, les vieilles dames, mais seulement quand elles ne sont pas en colère... et elles l'étaient terriblement. Tous les matins, elles descendaient se plaindre de nous à la direction. Elles déclaraient que les nuits passées à l'abri permettaient un repos paradisiaque comparées à celles où nous les empêchions de dormir. Nous promettions tous les matins de nous amender, mais tous les soirs nous avions oublié nos promesses...

Au début de décembre 1944, on nous envoya au camp d'entraînement de Peterborough pour apprendre le parachutage.

Dès notre arrivée, un officier nous amena sur le champ d'entraînement, pour nous montrer combien il s'agissait d'un sport facile et sans danger. Les premiers parachutistes que nous vîmes sauter d'un avion se tuèrent net en arrivant à terre, juste sous notre nez.

Nous ne devions commencer notre entraînement que le lendemain, mais, craignant sans doute que cet accident ne nous ait légèrement refroidis, notre instructeur nous fit monter aussitôt dans les avions, pour nous réchauffer, alors que nous étions encore paralysés par le choc.

J'étais très curieux de savoir ce que je ressentirais au commandement : « Sautez », et lorsque je tomberais dans l'air comme un sac, jusqu'à ce que mon parachute s'ouvre. Mais le lendemain, quand on nous fit commencer l'exercice, je savais déjà ce que je ressentirais, et je vous assure que ça n'a rien d'agréable.

Nous étions installés, à Peterborough, dans un vieux château : Milton Hall. Il y avait soixante Américains, soixante Anglais, cent vingt officiers français, plus une centaine d'opérateurs de radio de toutes nationalités, parmi lesquels des Hollandais et des Belges.

Après instruction, quelques parachutistes devaient être envoyés en territoire ennemi. Afin de nous exercer à nous débrouiller tout seuls, on m'expédia avec deux autres officiers français en Ecosse, avec ordre de revenir à Peterborough par nos propres moyens. Nos photographies avaient été envoyées à tous les postes de police et la garde civile, ainsi que les soldats polonais qui assuraient les services de surveillance, avaient ordre de nous arrêter partout où ils nous trouveraient.

Nous n'avions ni argent, ni provisions. Nous devions assurer notre subsistance par le vol. Tous les moyens étaient bons — le meurtre excepté — pour la réussite de notre exploit.

Je puis bien révéler que si l'on nous vit revenir effectivement à Peterborough, nous n'avions pas été difficiles sur le choix des moyens. Nous avions commencé par voler une Jeep, puis lorsqu'elle manqua d'essence nous l'avions abandonnée. Nous avions dû nous cacher deux jours dans les bois, mais le troisième jour un colonel fut assez aimable pour nous céder sa propre voiture. Mais seulement après que nous l'ayons assommé, lui et son chauffeur. Je n'ai jamais vu d'êtres humains aussi surpris que ces deux-là avant de s'évanouir.

Deux jours après notre retour à Peterborough, nous fûmes appelés chez le chef. Nous n'avions pas la conscience tranquille, et notre appréhension grandit encore en voyant assis, à côté du chef, notre victime : le colonel. Son visage renfrogné exprimait une grande irritation.

Le chef nous fit un long discours fulminant, affirmant que la mort était un châtement trop doux pour nos forfaits, que nous pouvions remercier le ciel de n'être pas envoyés devant un conseil de guerre et de nous en tirer avec les arrêts de rigueur.

Je louchai vers le colonel en sortant, et constatai qu'il avait une énorme bosse au front. Il avait l'air,

si possible, encore plus furieux. L'indignation de notre chef ne devait pas être très sincère, car, deux jours après, nos arrêts de rigueur étaient levés.

* *

Notre séjour à Peterborough avait été précédé par quelques semaines de résidence dans un institut situé à Reading, petite ville à une heure de route de Londres, dont Oscar Wilde a parlé dans un poème célèbre. On nous y fit subir un examen physique et intellectuel. Un officier écossais était chargé de l'examen intellectuel. Il s'agissait de répondre à une série de questions et aussi d'en poser nous-mêmes. Quand vint mon tour, je me souviens que je demandai : « Qu'est-ce qu'un Ecossais a sous sa jupe ? » Au lieu de se fâcher, l'examineur se mit à rire et m'annonça que j'étais reçu.

A Peterborough, l'entraînement était très dur. Chaque avion avait à bord trois hommes : un opérateur radio, un officier français et un officier anglais ou américain. Comme nous devions principalement être parachutés en France, il était indispensable que l'un des officiers fût français, afin de pouvoir se faire comprendre de la population dans le coin où il nous faudrait descendre.

Mon équipe se composait d'un major écossais, Macpherson, âgé de 24 ans, d'un radio, le sergent Brown, qui avait 19 ans, et de moi (18 ans). C'était la plus jeune équipe de tout le dépôt, mais les autres ne ressemblaient en rien à des vieillards.

III

Une fois l'instruction terminée, notre équipe fut envoyée à l'aérodrome de Blida, à 14 kilomètres d'Alger. C'était là notre base. Le 4 juin 1944, un ordre nous parvenait de survoler la France pour y être parachutés et établir la liaison avec les forces de la résistance française. Notre atterrissage devait s'effectuer près d'Aurillac, et les maquisards, prévenus de notre arrivée, avaient l'ordre de nous faire des signaux pour nous indiquer que tout allait bien, qu'il n'y avait pas de danger. Nous étions au-dessus d'Aurillac vers deux heures du matin. Nous recevions bien des signaux, mais tout d'un coup ce fut l'obscurité complète. Nous nous doutâmes qu'il y avait danger et retournâmes tout simplement à Blida.

Deux jours après, le 6 juin, nouvel ordre de retourner à Aurillac. Cette fois, les signaux persistèrent, je sautai le premier, Macpherson devait suivre.

Je venais d'atterrir tant que bien que mal dans

un champ de navets quand un homme accourut vers moi. Il faisait clair de lune et l'on voyait parfaitement la campagne. Je criai le mot de passe et comme il ne me répondait pas, un soupçon me prit ; je tirai mon revolver pour l'abattre. Mais lui secoua la tête et, sans se préoccuper du revolver, se jeta à mon cou et m'embrassa sur les deux joues.

Macpherson avait atterri et venait vers nous. Au même moment, je vis quelques hommes sortir du bois où ils étaient cachés et celui qui m'avait embrassé leur cria triomphalement : « C'est un officier français avec sa femme. » Je fus d'abord un peu surpris, mais compris très vite que ma « femme » était Macpherson. Le brave homme avait, au clair de lune, pris sa jupe d'Ecossais pour une robe de dame.

Macpherson eut par la suite à supporter bien des plaisanteries du même ordre.

Nous nous sommes cachés dans le bois proche avec nos nouveaux amis, qui appartenaient à un groupe de résistants.

Nous devons, en liaison avec les maquisards, arrêter, ou tout au moins retarder, la Panzerdivision « das Reich », casernée à Bordeaux, et qui se mettait en route vers le Nord pour couvrir et soutenir la retraite allemande.

Mais nous arrivions à un bien mauvais moment ! Dans un bois, près d'Aurillac, dix mille partisans

venaient d'être découverts et encerclés par les Allemands. Leur situation était désespérée : ils manquaient d'armes et de ravitaillement. On avait bien télégraphié à Londres pour demander d'urgence qu'on leur jette le nécessaire, mais ces secours arrivèrent trop tard. La plupart d'entre eux furent massacrés, les survivants se dispersèrent et chacun rentra chez soi.

La population, en raison de ces terribles pertes, n'était pas bien disposée à notre égard. Mais nous avons quand même réussi à rassembler une soixantaine de partisans et à faire le nécessaire pour qu'on leur parachute des armes.

Et notre petite troupe mena, durant les trois mois suivants, contre les Allemands, une implacable guérilla. Nous avions mille tours dans notre sac et ils n'étaient pas trop réguliers. Une fois, nous avons fait téléphoner à un commando allemand pour prévenir qu'il venait d'y avoir un atterrissage près d'une route. Les Allemands envoyèrent en toute hâte près de l'endroit indiqué trois camions pleins de soldats. Nous étions en observation sur la hauteur, des deux côtés de la route. A l'instant même où les camions allemands passaient devant nous, nous avons allumé les mèches des mines et fait sauter la route devant et derrière eux. Ils étaient pris comme dans une souricière et nous leur avons tiré dessus jusqu'à ce qu'ils se rendent.

Une autre fois, Macpherson et moi avions mission de faire sauter un pont où devait passer un camion allemand avec soldats et munitions. Mais le malheur voulut que ce camion arrivât plus tôt qu'il n'était prévu. Nous étions encore en train de placer les mines que les voitures allemandes approchaient déjà et elles étaient arrivées au pont avant que nous n'ayons terminé. Nous nous sommes jetés à l'eau et, à la même seconde, le pont et les camions ont sauté. C'est un vrai miracle que nous nous en soyons tirés sans une égratignure, les morceaux de ferraille et les pierres faisaient jaillir l'eau de tous côtés.

Un jour, nous avons appris que deux trains militaires devaient passer à une minute et demie d'intervalle, sous un tunnel sur la ligne Montan-tau-Brive. Sur notre demande, le chef de gare de la station la plus proche retarda le premier train exactement d'une minute et demie, de sorte que les deux trains se croisèrent sous le tunnel. Une mine les y attendait, elle sauta conformément au programme et nous attendions, armés, aux deux issues pour faire prisonniers les survivants.

C'était, en somme, une guerre assez odieuse, mais les partisans nous avaient raconté, sur les procédés des Allemands, tant de choses atroces que nos scrupules en étaient apaisés.

Nous avons ainsi réussi à arrêter l'avance du « Das Reich » jusqu'à ce que les Américains soient

prêts à les recevoir sur la Loire. Après quelques autres menus faits, notre mission était terminée et nous rejoignîmes Paris libéré.

Peu après, je fus nommé lieutenant et reçus la « Military Cross » en même temps qu'une citation. Je la traduis ici, non pas que je pense qu'il y ait de quoi se glorifier, mais pour que le lecteur soit persuadé que mon rapport sur mon activité en France ne relève pas de la pure fantaisie.

« Lieutenant Michel de Bourbon.

« Cet officier français appartenant à un équipage parachuté devait rejoindre les groupes de résistance du Lot en 1944. Peu de jours après leur arrivée, ils armèrent un petit groupe de maquisards qui menèrent des opérations de guérilla contre la Panzerdivision « Das Reich » montant vers le nord et la Corrèze.

« Ils détruisirent d'abord un petit pont retardant la progression ennemie de plusieurs heures, puis ils se retranchèrent devant le pont de Bicteroux où ils tinrent en respect les forces allemandes très supérieures en nombre durant six jours. Pendant l'action, le lieutenant de Bourbon était toujours au point le plus périlleux, donnant un splendide exemple. Des vingt-sept hommes qui prirent part à cette expédition, vingt furent tués. Puis ils remplirent leur tâche principale : sabotage de la route nationale n° 20 et de la ligne de chemin de fer Mon-

tautau-Brive. Au 1^{er} juillet, ils avaient rendu impossible tout trafic ferroviaire entre Cahors et Souillac.

« En juillet, le lieutenant de Bourbon organisa des embuscades de convois ennemis et, après l'avance des Alliés venant du sud, il coordonna l'action des groupes de résistance sur une plus vaste échelle et réussit de remarquables opérations de guérilla.

« Il prit une part active à ces attaques et se distingua particulièrement dans la défense de l'important centre F.F.I. d'Entraygues, le 15 août, contre une violente attaque allemande. Il fit sauter des voies sous le nez des Allemands, arrêta l'avance de l'ennemi et sauva la vie à son collègue, le major Macpherson.

« Par sa tenue dans l'action, par son énergie et son mépris de la mort, il a gagné la confiance et le respect de tous ceux qui l'ont approché. »

IV

Au moment où j'arrivai à Paris, ma mère était à Londres et je n'eus de cesse que je n'aie obtenu une permission pour traverser la Manche et me jeter dans ses bras. Il y avait presque un an que je l'avais quittée à New-York en m'embarquant sur le *Queen Elizabeth* pour l'Angleterre. Et il s'en était passé des choses dans le vaste monde et dans mon petit univers personnel !

Ma famille s'était éparpillée à tous les vents. Mon père, engagé dans la Légion étrangère, participait à la campagne d'Italie. Mon frère Jacques volait en Spitfire pour la section nord de la « Royal Air Force », et ma soeur Anne, conductrice d'ambulances, avait été en Italie et se trouvait maintenant sur le Rhin. Nous avons toujours constitué une famille très dynamique.

Après ma permission, je retournai à Paris, attendant une nouvelle mission. Il était question de me parachuter en Allemagne derrière les lignes ennemies, mais, à la dernière minute, ce « job »

m'échappa, je ne parlais pas assez bien l'allemand.

Pour la première fois je regrettai mon inattention à la classe d'allemand à l'école des Roches. Il fut question aussi de me parachuter au Danemark dans un camp de concentration jutlandais, mais ce projet n'aboutit pas non plus, je ne sais pourquoi.

La mission qu'on me donna était plus pacifique mais aussi difficile. Je fus attaché à un bureau de liquidation près de Paris. Il s'agissait de dissoudre les organisations du maquis et, aussi vite que possible, de rendre ses membres à leurs occupations normales. Mais il ne faut pas croire que ça allait tout seul. Beaucoup d'entre eux avaient, durant des années, mené une vie aventureuse et dangereuse. Ils avaient abandonné leur foyer et leur travail, vécu en dehors des lois et s'étaient habitués à des actions violentes, impulsives. L'idée de rentrer chez eux, de mener une existence qu'ils estimaient monotone leur paraissait insupportable. Et puis, ils s'étaient engagés eux-mêmes dans leurs propres formations, s'étaient mis des épaulettes, avaient pris rang de commandant ou de colonel. Ils étaient vexés que l'État ne reconnaisse pas ces grades et ne leur donne pas la solde correspondante. Nombre d'entre eux étaient des gaillards sauvages qui ne voulaient pas entendre raison. Ils ne marquaient de respect qu'aux officiers parachutés avec lesquels, au cours des dernières années, ils avaient partagé les bons et les mauvais jours.

Je travaillai à ce bureau pendant cinq mois et, le 1er avril 1945, je repartis encore une fois en permission à Londres. J'y connus la joie délirante de la fin de la guerre. Un petit regret se mêlait à ma joie, c'était de penser qu'il n'y aurait guère de travail dorénavant pour un officier parachutiste français. Mais les voies du destin sont impénétrables.

J'habitais avec ma mère et avec mon jeune frère André dans une petite maison de Byfleet, dans la banlieue de Londres, et je me préparais à de longues et paisibles vacances.

Le 13 mai dans l'après-midi, j'étais dans le jardin de ma mère en train de donner du grain aux poulets, lorsque Céline, notre femme de chambre française qui était restée avec nous depuis que nous avions quitté la France en 1940, vint me prévenir qu'un agent de police demandait à me parler. Je passai rapidement en revue le chapitre de mes crimes, mais c'est la conscience' assez tranquille que j'allai au-devant de l'agent. Il venait m'avertir que le ministère de la Guerre à Londres avait en vain essayé de me joindre au téléphone ; il fallait m'y présenter dès le lendemain matin.

J'y fus reçu par le colonel Carlton Smith. Il m'annonça que j'étais désigné pour une mission spéciale à Calcutta ; ma place était retenue dans l'avion qui partait le surlendemain. Il n'était guère loquace, le colonel. Je compris cependant que

Calcutta n'était qu'une étape et que ma véritable destination était l'Indochine.

Je ne savais à cette époque pas grand'chose de l'Indochine, sinon que c'était une assez grande tache brune tout à droite de la carte d'Asie. Mais, comme c'était le seul endroit du territoire français où « il se passait encore quelque chose », j'avais demandé, avec quelques camarades officiers, à y aller. Ainsi, en haut lieu, on avait accédé à notre désir.

Je passai les deux derniers jours avant le départ chez ma mère, à la campagne. Elle eût préféré que je refuse et que je reste. Mais j'avais encore le goût de l'aventure. Et puis, ayant moi-même sollicité ce départ, il me semblait impossible d'y revenir.

Je rencontrai mes camarades à la gare. Ensemble nous avons pris le train pour Bournemouth, d'où l'avion devait nous emporter vers l'Extrême-Orient.

C'est par un soleil radieux que nous avons, le lendemain, quitté Bournemouth, et nous avons vu là un heureux présage. Le voyage fut parfait. Il comportait trois nuits à terre : au Caire, à Bahrein (Perse) et à Karachi. Le quatrième jour, nous atterrissions sur l'aérodrome de Calcutta en forme excellente, avec une intense joie de vivre.

Quinze jours de Calcutta ; j'eus le loisir de visiter la ville, extrêmement pittoresque et terriblement

sale. Il faisait une chaleur inhumaine, mais je supportais admirablement le climat, ce qui me fut bien utile par la suite. Mon plus grand plaisir était de descendre dans le quartier des marchands, d'étudier leurs manigances, insistantes et surprenantes. Même si l'on avait décidé de ne rien acheter, il était impossible de s'en aller sans qu'on vous ait « collé » quelque chose. Il y avait là de tout, depuis des rats séchés jusqu'à des pierres précieuses. Je réussis à acheter des objets de grande valeur, dont quelques beaux saphirs. En quittant Calcutta, je déposai mes emplettes au Cercle des Officiers, en quoi j'eus grand tort. J'en parlerai par la suite.

Je résidai assez longtemps dans un hôtel français à Chandernagor, à vingt milles de Calcutta. Il venait d'être restauré et était assez agréable. La nuit, les singes tournoyaient dans les arbres devant ma fenêtre et les chacals hurlaient tout près du jardin. Nuits, en somme, assez agitées.

Durant notre séjour, le patron de l'hôtel fut pris d'un malaise si grave que nous craignions qu'il n'y résistât pas. Je le portai avec un de mes camarades dans une voiture et le menai tambour battant à l'hôpital. « Qui va payer ? » me demanda avant toute chose le médecin principal.

Il ne servit de rien de lui expliquer qu'il s'agissait de vie ou de mort. Il fallut déposer une provision avant que le malade ne soit porté dans un lit.

Le lendemain matin on nous apprit qu'il était mort du choléra. Brr je n'étais pas vacciné et j'étais resté assez longtemps avec le défunt durant les derniers jours. J'allai voir un médecin et le priai de me vacciner, il me donna rendez-vous pour le lendemain.

Durant la nuit, je tombai assez malade, j'étais sûr d'avoir le choléra, mais le matin, un médecin m'ayant examiné me rassura : je n'avais « que » la malaria. Ce fut un accès léger et j'étais debout quelques jours après.

L'attaché militaire français me fit appeler au bout d'une quinzaine et m'ordonna de partir par avion pour l'établissement militaire 25 — camp d'entraînement anglais — situé dans une base à quelques milles au nord de Munt Lavinia, à Ceylan.

L'avion partit bien le lendemain matin... mais moi je n'y étais pas. J'étais sorti la veille au soir avec quelques camarades, nous étions rentrés fort tard et j'avais dormi. L'attaché militaire reçut cette information avec beaucoup d'indulgence, il obtint pour moi une place dans l'avion qui partait la semaine suivante — à 7 heures du matin aussi — et le même incident se reproduisit. Alors, l'attaché se fâcha et m'avertit que je voyagerais par le train.

Cette perspective n'avait rien d'agréable. Par le train, le voyage Calcutta-Colombo dure quatre

jours et la température était étouffante. Mais cela se passa mieux que je ne pensais, même sans wagon-lits. Il y avait tant de choses nouvelles et belles à regarder, et le voyage fut animé par des danseuses indiennes et des charmeurs de serpents qui entraient dans les compartiments et présentaient leurs numéros.

De Colombo, je repartis aussitôt pour le camp près de Mount Lavinia où cent cinquante officiers apprenaient la guerre de la jungle. J'en connaissais plusieurs, de France et d'Angleterre. Il y avait des officiers français qui devaient aller comme moi en Indochine, des officiers anglais, dont la destination était les Indes (Birmanie, Hindoustan et Malaya), et des Hollandais qui devaient rejoindre l'Indonésie.

Les journées passaient en délicieuses baignades, à la chasse aux crocodiles en kayak le long du fleuve, et aussi en leçons sur la tactique de guerre japonaise.

De temps en temps, on nous envoyait trois ou quatre jours dans la jungle pour nous habituer aux fatigues de ces expéditions. Nous étions munis d'armes américaines dont nous devions apprendre le maniement et il y avait bien assez de gibier et d'oiseaux pour nous exercer. Nous étions sans provisions et devions pourvoir nous-mêmes à notre nourriture.

Dans les rivières, il y avait une quantité de pois-

sons que nous pêchions à la dynamite. Un jour nous avons même eu la chance de prendre une grosse tortue qui se chauffait au soleil sur une pierre, au bord d'un lac.

Nous n'avions pas de tentes, nous abattions des arbres pour construire de petites huttes primitives avec des moustiquaires au réseau serré, tendues devant toutes les ouvertures.

Durant une de nos sorties dans la jungle, il m'arriva un accident fort désagréable. En visant un oiseau, je fus assez maladroit pour atteindre une vache sacrée qui rendit l'âme avec un petit mugissement étonné. Devant la population indignée, nous avons dû nous sauver au triple galop. La situation était loin d'être agréable, d'abord parce qu'il fallait que je prévienne notre commandant en chef et aussi parce qu'il me fallait supporter les moqueries de mes camarades. Le gouvernement dut payer cher aux indigènes leur vache sacrée, mais fut assez généreux pour ne pas déduire cette dépense de mon traitement. Les semaines devenaient des mois et j'avais hâte de voir toute cette théorie, depuis longtemps assimilée, se transformer en pratique. C'était très amusant de chasser le crocodile, de faire des concours de natation avec les requins dans l'océan Indien, mais j'aurais préféré avoir une véritable mission, quelle qu'elle fût.

Enfin, le 24 août, l'événement tant attendu se produisit : le commandant militaire français m'en-

voyait à Calcutta avec cinq autres officiers français. Nous y arrivions le 26 août et, aussitôt, nous nous présentions devant l'attaché militaire, le commandant Morland. Nous devions sans délai partir en mission spéciale. Il nous expliqua clairement et fortement le sens de cette mission.

Les Japonais, qui avaient conquis et occupé l'Indochine pendant la guerre, n'avaient pas encore quitté le pays. Le gouvernement français, séparé de l'extérieur, ignorait tout des conditions dans lesquelles il se trouvait. Il s'agissait d'abord de prendre contact avec l'empereur Bao-Daï qui résidait avant la guerre à Hué, capitale de l'Annam. Ayant fait ses études à Paris, il parlait couramment le français et avait toujours été loyal envers la France. Mais quelles étaient ses dispositions après cette occupation japonaise de plusieurs années, où se trouvait-il, était-il seulement en vie ?

Après l'attaque de Pearl Harbour, les Japonais avaient envahi le pays. Les troupes régulières françaises avaient essayé de résister, mais que pouvaient-elles faire devant cinq cent mille Japonais ? Elles avaient été massacrées ou faites prisonnières.

Les six officiers français réunis dans la chambre du commandant Morland avaient donc ordre de voler vers l'Indochine et de se laisser parachuter dans les environs de Hué. Après avoir essayé de joindre l'empereur, ils devaient prendre contact avec la population, savoir si elle était restée fidèle

à la France, organiser une guerre de guérilla contre le Japon et assurer l'administration du pays jusqu'à ce que des fonctionnaires français puissent y revenir.

Il nous fallait partir dès le lendemain matin pour l'aérodrome de Jessore et y attendre l'avion qui nous mènerait à Hué. La dernière soirée qui nous restait à Calcutta, nous étions décidés à la fêter dignement. Tous les six, nous étions très « gonflés », enivrés par cette mission que nous considérions presque comme une partie de plaisir et dont nous croyions nous acquitter en quelques semaines. Nous ne nous doutions pas qu'il en irait tout autrement et que deux de nous seulement en reviendraient.

Nos pensées étaient bien loin de cette idée tandis que nous terminions la soirée au Perroquet, la plus chic boîte de nuit de Calcutta, devant une bouteille de champagne glacé. Je vois encore les jeunes visages ardents de mes camarades, autour de cette table. Il faut que je parle un peu ici de tous ceux qui devaient partager mes aventures, mes épreuves, et mes souffrances.

Le chef de notre expédition, le commandant Marault, était un homme d'une trentaine d'années. Marié. Sa femme habitait la Normandie avec leurs deux enfants. C'était l'homme le plus charmant du monde et aussi un camarade épatant, un bon vivant aimant le vin et la bonne chère. Plus tard, durant notre emprisonnement, pendant de longues semai-

nes où nous n'avions qu'une nourriture insuffisante ou tellement mauvaise qu'elle révoltait nos intestins, nous avons réussi, je ne sais comment, à nous procurer un livre de cuisine français. Je vois encore le commandant Marault, à table devant les reliefs de nos tristes repas, le nez fourré dans le livre de cuisine, composant un long menu succulent. Il se jetait à corps perdu dans de vives discussions pour savoir si un « pommard » un peu lourd ou un « chambertin » accompagnerait bien un canard, ou s'il fallait leur préférer un « château Latour » ou un « ausone » d'une bonne année. Il était le seul de nous ayant vécu en Indochine, ayant fait partie du cabinet militaire de Bao-Daï. C'était un excellent sportsman et un chasseur de fauves expérimenté.

Notre commandant en second était le capitaine Pierre Larat. Il avait moins que nous autres le sens de la camaraderie, nous ne l'aimions guère, moi moins que les autres encore. Aussi, au cours de mon récit, serai-je peut-être appelé à le placer parfois dans un jour peu flatteur, et je le regrette, puisqu'il reste avec moi le seul vivant de nous six. Il était très emporté et avait de fréquents accès de mauvaise humeur. Il voulait toujours avoir raison et ne supportait aucune contrariété. Quand il perdait au jeu, il ne nous parlait plus pendant une semaine. Il faut dire à sa louange qu'il était courageux mais il ne croyait pas que la diplomatie pût

mener à quelque chose ; aussi était-il toujours d'avis d'employer la force, ce qui, parfois, nous mit dans des situations difficiles.

Larat était son nom de guerre, tous les officiers en avaient. Moi-même, je m'appelai Bourdon. Le général de Gaulle avait, pour leur sécurité, imposé cette règle à tous ses officiers, pour eux-mêmes d'abord, et pour que leurs familles ne soient pas inquiétées.

Nous aimions tous beaucoup Farelli (j'ai oublié son prénom). Il était orphelin, avait été élevé dans un orphelinat et son enfance avait été très dure. Né en Corse, il s'était élevé de grade en grade jusqu'à celui de capitaine. Comme presque tous les Corses, il était foncièrement honnête et ultra-patriote. D'une humeur égale en toute circonstance, il avait toujours une bonne histoire prête pour remonter le moral. Très bon bricoleur, il nous fut bien utile pour mille petits travaux.

Jean — Jeanjean, disait-on — Marec était capitaine et Juif, mais ne désirait pas qu'on le sût. Né à Paris, il avait commencé très jeune une carrière de journaliste. Lorsque éclata la guerre, il partit pour Londres et prit le nom de sa mère, paysanne bretonne. Il était peu intelligent et très influençable. Contrairement à Pierre Larat, il était bon diplomate et essayait toujours d'user de la négociation avec les populations indochinoises, menaçantes et agressives. Le destin voulut qu'il ne revienne pas

de notre expédition ; dès mon retour à Paris, je rendis visite à son père pour lui parler de son fils.

Le dernier du groupe était François Martin, Parisien lui aussi. Il était lieutenant en second et avait vingt-deux ans, trois seulement de plus que moi. Il venait de terminer ses études universitaires, Marec et lui étaient à Peterborough en même temps que moi. C'est avec lui et Farelli que je m'entendais le mieux. Il était très intelligent, avait énormément de fantaisie et, quand il racontait ses aventures, il enfonçait Münchhausen lui-même.

En rentrant du Perroquet, ce soir-là, je mis un point final au journal que je tenais depuis l'âge de seize ans. J'avais tout de même le pressentiment qu'un nouveau chapitre de ma vie allait commencer.

Je devais aussi me rendre vaguement compte que notre entreprise n'était pas entièrement sans danger, car je terminai mon journal — assez froid dans l'ensemble — dans un grand mouvement d'émotion : « Je ne sais quand je reviendrai, écrivais-je, je m'ennuie de mes parents et les visages de mes amis me manquent énormément.

« Je penserai toujours à toi, Mamie, qui fut plus qu'une mère pour moi et à qui je pouvais totalement me confier. Et à toi, Daddie, père si tendre, à qui je dois tant. A Jâcques qui a été et sera toujours le « grand frère », calme, bon et affectueux ; à toi, Anne, au caractère si vif, dont je suis si fier,

et j'espère que la vie te sera clémente. A toi aussi, André, cher petit gosse. J'ai pour toi quelques souvenirs qui te feront plaisir.

« J'espère bientôt rentrer et vous revoir tous.

« *P.-S.* — Le grand éléphant qui est dans ma cantine est pour toi, Mamie, tu as toujours aimé les éléphants. »

V

Le 27 août, à huit heures du matin, un autobus nous conduisit à l'aérodrome de Jessore tandis que le champagne du Perroquet battait encore à nos tempes. Il y avait là quelques officiers attendant depuis plusieurs jours un avion pour aller dans un autre coin de l'Indochine. Ils préoyaient pour nous une aussi longue attente, mais le lendemain nous étions partis. Nous avions passé la journée à nous assurer du bon ordre de tout notre nécessaire d'atterrissage. Dans nos sacs, nous portions nos effets personnels : deux couvertures, un uniforme de rechange, deux chemises, deux paires de chaussettes, du petit linge, une paire de souliers et une paire de bottes.

Comme ravitaillement, des conserves de légumes, de viande hachée et de marmelade. Puis une ration K, ration de secours, qui ne devait être utilisée qu'en tout dernier ressort et qui correspond à ce que les Allemands appellent « ration de fer ».

Elle se composait de café, conserves de viande, chocolat, allumettes, cigarettes, papier de toilette, marmelade, chewing gum, biscuits et tubes de lait condensé.

De plus, une glace, nullement par coquetterie, mais pour nous signaler aux avions, le cas échéant. Elle était garnie de triplex incassable.

Enfin, le sac à dos, renfermant une boîte de matière plastique, carrée, assez petite pour tenir dans une poche et que l'on devait toujours emporter en cas de fuite. Elle contenait deux ampoules de morphine, des pastilles de sel, du sucre, chewing gum, confiture concentrée, quinine, des lames de rasoir et une carte du pays imprimée sur soie. Enfin, une pilule d'un poison violent rapidement mortel au cas où nous nous trouverions dans une situation telle que la mort violente serait une délivrance.

La ration K doit assurer la vie d'un homme durant une semaine mais il ne faut pas qu'il compte prendre du poids durant ce temps.

Chacun de nous emportait en outre un long couteau de chasse, un revolver, des grenades et une mitraillette... plus deux jeux de cartes. Ces derniers n'étaient pas obligatoires, mais nous les tenions pour tout à fait nécessaires à notre équipement.

J'allais oublier de dire que nous avions aussi de l'argent. Chacun de nous avait été muni de dix

tolas d'or (à peu près un souverain anglais) et de quelques milliers de piastres indochinoises qui ne valaient pas grand'chose (une vingtaine de mille francs environ).

L'avion devait aussi emporter des sacs qui nous seraient jetés après notre arrivée à terre, contenant des livres, des armes et des munitions, et bien d'autres objets indispensables à une vie de plusieurs mois, pour le cas où la population serait hostile et où nous ne pourrions rien acheter.

L'heure du départ sonna donc plus vite que nous ne pensions. A huit heures, le lendemain matin, un soldat nous annonça que notre avion était prêt et y porta nos bagages. Une heure après, nous décollions. Nos collègues, restés à terre, nous faisaient des signes d'envie. Notre sort n'était guère enviable cependant, mais nous ne le savions pas à ce moment-là, ni eux non plus.

Notre avion était un Liberator américain de combat, l'équipage était anglais. Nous avions huit heures de vol et, comme l'avion ne devait pas toucher terre au but, mais tourner aussitôt après notre saut, il avait une provision d'essence pour plus de seize heures, énorme charge, même pour un gros avion. Quand il commença à courir sur ses petites roues de caoutchouc, sur la petite piste, je doutai qu'il parvînt à s'élever avant d'être au bout.

Deux jours auparavant, sur le même aérodrome, un avion n'avait pas réussi à prendre de la hauteur et s'était écrasé au sol, tous les passagers avaient péri carbonisés. Je ne me sentais pas très à l'aise tandis que nous roulions ; malgré les efforts du pilote, les roues ne s'élevaient pas seulement d'un centimètre. La rangée de cocotiers, à l'extrémité de l'aérodrome, prenait des proportions gigantesques à mesure que nous approchions d'elle, je m'attendais à chaque seconde à ce que nous la heurtions au passage, mais à l'ultime instant l'avion s'éleva comme un grand oiseau et passa au-dessus des palmes, si près que les sommets des arbres furent coupés. Enfin, nous étions à l'abri de tous les obstacles et nous montions droit dans le ciel bleu.

« On l'a échappé belle », dit le pilote en se tournant vers nous et en essuyant de la sueur de son front.

Nous avions reçu l'ordre de nous tenir à l'avant de l'avion pour des raisons de répartition du poids. Nos parachutes étaient fixés sur nos épaules, avant de partir, nous nous étions assurés qu'ils étaient en bon état. Nous devions sauter d'un tremplin situé au milieu de l'avion. Il ne nous restait qu'à attendre l'heure H.

Le temps était radieux et le voyage fut excellent, mais huit heures, c'est long quand on est assis

inconfortablement avec un parachute sur le dos. Nous fûmes plutôt soulagés quand on signala l'endroit d'où nous devions sauter, à vingt kilomètres au nord de Hué.

Il était cinq heures de l'après-midi, l'air était calme et clair. Nous distinguions parfaitement au-dessous de nous les champs où nous devions atterrir, près de la grande route qui va de Hanoï à Saïgon.

Je sautai le premier, suivi de près par mes camarades, d'une hauteur de cinq cents mètres. Quand du tremplin on arrive à l'air libre, on a l'impression que l'estomac vous remonte dans la bouche, puis il se passe quelques secondes très angoissantes avant d'avoir la certitude que le parachute s'est bien ouvert. Ensuite, subitement, on a l'impression d'être couché sur un immense coussin. On ne sent pas de sifflements dans les oreilles, même pendant la chute rapide des premiers instants.

Je commençai par tomber très vite, mais l'allure se ralentit à mesure que j'approchais de terre parce que l'air surchauffé montait et opposait une résistance. Le tout dernier petit trajet fut de nouveau rapide, de sorte que je reçus quelques bons coups en touchant terre. J'atterris juste dans un champ où un jeune garçon gardait des buffles. Lorsqu'il nous vit tous les six descendre du ciel avec nos ailes blanches, il s'enfuit, épouvanté : il devait croire que le jour du jugement dernier était arrivé.

Après nous avoir lancé nos sacs, l'avion fit encore une fois un tour au-dessus du champ et remit le cap sur Calcutta. Quelle drôle de sensation pour nous (mousquetaires en quête d'aventures) que de voir disparaître ce dernier lien avec notre patrie !

Nous avions décidé de gagner le plus vite possible la jungle pour nous y tenir cachés, d'entreprendre des reconnaissances dans les environs pour juger de l'état d'esprit des indigènes, puis d'aller jusqu'à Hué pour essayer de nous mettre en rapport avec l'empereur et la colonie française.

Nous étions en train de rassembler nos bagages, quand une troupe d'indigènes surgit d'un bois de bambous et s'élança vers nous. En tête marchait un homme portant un grand drapeau rouge avec une étoile jaune au milieu.

Je les regardais s'avancer, armés de grands sabres ou de lances de bambou pointues. Ils ressemblaient à des Chinois, peut-être étaient-ils un peu plus grands. Ils marchaient pieds nus et portaient de longues chemises blanches et des pantalons courts noirs. Je savais par Marault que la population indochinoise est intelligente et que la classe aisée parle français.

Lorsque la troupe fut arrivée près de nous, le plus âgé de ces hommes s'avança, armé d'un revolver, et nous salua très bas. Je crus comprendre par ce geste que, malgré leurs armes, ils étaient

animés de bons sentiments. Je devais apprendre plus tard que cette race est toujours obséquieuse et rampante même quand ses intentions sont mauvaises, mais qu'elle sursaute comme sous un coup de fouet quand on lui parle sur le ton du commandement.

A notre demande de bien vouloir nous aider à porter nos bagages, ces hommes répondirent qu'ils n'étaient plus les esclaves des blancs et que la guerre avait changé bien des choses.

Je m'adressai à un jeune garçon qui semblait plus éveillé que les autres. Je lui demandai s'il y avait des Japonais dans les environs et comme il secouait la tête, je lui expliquai que nous étions là pour aider les Indochinois à chasser les Japonais. Il se détourna de moi et répondit : « Je ne suis pas Indochinois, je suis Vietnamien. »

Je n'avais jamais entendu le mot : Viet Nam, j'ignorais ce qu'il signifiait, mas je devais le savoir par la suite, et je me mis à haïr tout ce qui avait quelque rapport avec le Viet-Nam (1) .

La nuit tombait, il fallut prendre la décision de laisser nos bagages dans ce champ jusqu'au lendemain. Nous ne savions au juste où aller, mais cette préoccupation était superflue. En un instant, une

(1) Le Viet-Nam désignait à cette époque une fraction des IndoChinois en révolte contre la domination française (aujourd'hui VietMinh.)

vingtaine de soldats nous entourèrent, armés de vieux fusils français et de fusils à pierre, sortes de mitraillettes en fer inventées durant la guerre.

Ils nous ordonnèrent de livrer nos armes et de les suivre. Ça commençait bien ! Mais comme notre mission était justement de prendre contact avec la population, un combat n'eût pas été la meilleure introduction auprès d'elle. Le commandant Marault nous expliqua qu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'à se résigner.

Nous fûmes conduits à un petit village et consignés dans un temple bouddhiste. Le mobilier était composé de deux grandes tables et d'une plus petite en bois de teck très dur. Ce furent nos lits. Nos oreillers étaient des petites briques en bois.

Les soldats ayant refusé de porter nos bagages, nous n'avions pas de couvertures ; en regardant au dehors, nous voyions un rang de gardes, à distance discrète.

Je ne fermai pas l'oeil de la nuit malgré ma fatigue. Que se passait-il donc dans ce pays qui, avec ses riches plantations de riz et ses immenses forêts de teck, avait été une si belle colonie pour la France ? Il était facile de comprendre que nous n'apparaissions nullement à la population comme des « libérateurs » et que nous ne serions pas traités comme tels.

Le lendemain, un fonctionnaire de Hué arriva en

auto ; c'est lui qui nous expliqua la situation. L'empereur avait abdiqué et, après la reddition officielle des Japonais, le parti révolutionnaire qui s'appelait le Viet-Nam, et dont les tendances étaient nettement communistes, avait usurpé le pouvoir. Il ne nous le dit pas expressément, mais il était facile de comprendre que le Viet-Nam était hostile à la France et voulait chasser les éléments français. La plupart des Japonais étaient restés dans le pays, ils travaillaient avec le Viet-Nam et avaient conservé leurs armes ou les avaient livrées aux révolutionnaires.

Après ces explications, nous étions plutôt abatus. Le lendemain, Marault et Marec partirent pour Hué pour essayer de prendre contact avec des colons français ou avec des indigènes sympathisants.

Une bande d'indigènes les entouraient, hurlant et criant, les menaçant de leurs lances de bambou.

Près d'un fleuve, à quelques kilomètres, le cortège fut arrêté par un camion chargé de soldats armés commandés par un homme du nom de Gnoc qui avait servi comme parachutiste pendant la guerre. Il ordonna aux deux officiers de monter dans le camion et les ramena au temple. Il confirma ce que nous avait dit le fonctionnaire, mais assura que le Viet-Nam ne nous était nullement hostile et que nous avions notre entière liberté. Il promit

même d'envoyer d'urgence vers nous un représentant du Comité Central du Viet-Nam... qui ne se montra jamais. Les autres assurances de Gnoc s'avérèrent également fausses, je n'ai jamais vu un homme aussi foncièrement menteur !

En 1940, sous le règne de Pétain, ce bon M. Gnoc avait été fait prisonnier en France et envoyé dans un camp de concentration à Madagascar. Il haïssait au plus profond de son cœur tout ce qui était français et, sous prétexte de nous aider, il fit tout ce qu'il put pour entraver nos projets ; il ne semblait pas réaliser que nous représentions la France nouvelle, celle qui l'avait délivré de captivité.

Le lendemain on nous ordonna de faire nos bagages ; les sacs avec les provisions, les armes, etc., ne nous avaient toujours pas été livrés et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on n'en entendit plus parler. On nous transporta dans une petite maison en dehors du village, près d'un grand fleuve, qui nous permettait d'agréables plongeon.

Nous étions, du reste, constamment observés par un soldat qui se tenait de l'autre côté du fleuve. Il avait l'air inoffensif, comme s'il se préoccupait de toute autre chose que de nous, mais nous ne pouvions pas nous imaginer que nous étions libres. Derrière les arbres entourant la maison, nous pouvions compter au moins six gardiens et nous avions des ordres sévères de ne pas faire marcher notre

radio et de ne pas essayer d'entrer en contact avec la population civile de Hué.

Et sur la grande route passaient des camions militaires japonais chargés de soldats armés jusqu'aux dents. Ce n'était guère encourageant

Le 31 août, trois jours après notre arrivée, Marault et Larat firent une nouvelle tentative pour gagner Hué ; une fois de plus, ils furent ramenés à la maison par un officier indigène. Ce dernier se présenta le même après-midi et nous pria de lui livrer nos revolvers. Nous n'en avions nulle intention, et nous donnâmes comme prétexte que nous serions sans défense si les Japonais attaquaient le village. Il s'inclina, semblant sensible à ce raisonnement, puis se retira avec un rire mauvais qui n'augurait rien de bon.

Nous étions assis, après le dîner, devant la maison, et nous essayions de nous distraire en nous racontant des histoires — Martin donnait libre cours à sa fantaisie — quand une troupe de soldats armés s'avança sous la conduite de l'officier qui nous avait rendu visite l'après-midi. Il avait à la main un papier contenant sans doute des instructions et ses soldats hurlaient comme des derviches écumants et tiraient en l'air.

L'officier commanda le silence et cria : « Haut les mains » Comme nous étions sans armes, nous

n'avions qu'à lever rapidement les mains. En un clin d'oeil, nous fûmes complètement déshabillés. Sous la menace des fusils braqués, on nous mena jusqu'à un mur, le visage tourné vers celui-ci. Comme un soldat voulait nous jeter nos vêtements, l'officier cria : « Inutile ! Ils n'en auront plus besoin »

J'essayai de tourner la tête, un grand coup sur la nuque me rappela à l'ordre. Un peloton de soldats se mit en rang, j'étais persuadé que notre dernière heure était venue. Je mentirais en affirmant que j'envisageais curieusement la situation. Je ne sais pas comment les autres réagissaient face à la mort ; pour moi, je pensais à mes parents, à mes frères et soeurs, et mon coeur se serrait à l'idée de ne jamais les revoir.

J'entendis l'officier aboyer un ordre, j'entendis les soldats épauler leurs armes, et puis le fracas de douze fusils partant en même temps. Les balles sifflaient au-dessus de ma tête et allaient frapper le mur en petits coups secs, tandis que la poussière et le plâtre tombaient sur moi. Je me souviens d'avoir éprouvé une vive surprise de n'être pas tombé. Tournant la tête, je vis que mes camarades étaient également debout.

C'était une macabre plaisanterie. Les soldats avaient reçu l'ordre de tirer au-dessus de nos têtes,

et maintenant ils éclataient de rire. Voilà bien un besoin oriental d'humilier le blanc quand il le peut, pour se venger du complexe d'infériorité dont il n'arrive pas à se défaire.

VI

Nous avions bien du mal à calmer nos nerfs, après cette parodie d'exécution. Martin, d'ordinaire si gai et si boute-en-train, avait reçu un choc sérieux et il fallait que je me mette en quatre pour le remonter. Moi-même, je m'attendais toujours à quelque nouvelle surprise. Les mousquetaires n'avaient pas de perspectives bien gaies, les pauvres !

Le lendemain matin, Marault reçut une lettre. Il était informé que si nous pouvions prouver que nous avions réellement été envoyés en mission par les Alliés, nous serions reçus k plus rapidement possible par les représentants du Viet-Nam à Hanoï. Dans le cas contraire, nous serions emprisonnés jusqu'à la fin des hostilités. Quelles hostilités ? La guerre contre les Japonais était terminée, les hostilités ne pouvaient être matérialisées que par la haine du Viet-Nam contre la France.

La lettre était nette : nous étions, jusqu'à nouvel ordre, prisonniers de guerre réguliers, d'une guerre qui n'existait pas. Curieuse situation !

Au cours de la journée, une sévère perquisition eut lieu dans la maison. Les soldats confisquèrent papiers et stylos, notre argent aussi. On nous laissa à chacun cent piastres, n'ayant, soi-disant, qu'à en redemander si nous en avions besoin.

Les jours suivants, on nous abandonna à nous-mêmes. Deux fois par jour, notre gardien nous apportait le repas composé d'un bol de riz, et une fois un petit poisson grillé gros comme une sardine. Parfois, nous avions chacun une banane. Nous étions accablés.

Nous comptons les heures, avec l'espoir d'être appelés à Hanoï. Cette visite dissiperait peut-être tous les malentendus et nous libérerait.

Quel soulagement, le matin où un jeune soldat vint nous dire de faire nos paquets, qu'on allait venir nous chercher ! On ne nous avait pas laissé grand'chose, aussi nos bagages étaient-ils prêts depuis longtemps quand, entre deux soldats, on nous fit monter dans un vieux camion crachant et soufflant, portant les traces d'un long usage quotidien comme voiture de maraîcher.

Des centaines de villageois indigènes entouraient la voiture. Certains crachaient sur nous, nous insultaient et nous jetaient des pierres, d'autres lançaient de grands couteaux en l'air. Un instant ils semblèrent plus forts que la garde et nous allions être écorchés vifs par ces gens en furie. Mais les soldats réussirent à nous faire monter et à démar-

rer avant que la foule ne se soit emparée de nous. Durant toute la traversée du village, les indigènes, massés des deux côtés du chemin, criaient et hurlaient, agitant un drapeau semblable à celui que nous avions vu le premier jour : rouge, avec une étoile jaune au centre.

En de nombreux endroits, ils avaient accroché aux arbres des poupées portant au cou une pancarte : « Mort aux colons français ! »

Au bout de deux heures de voyage, nous étions sur la route qui va de Saïgon à Hanoï.

Pourtant, au lieu de continuer vers le nord, où était -Hanoï, le camion tourna vers le sud. Nous nous regardions, consternés. Une fois de plus, la promesse de nous mener à Hanoï était un mensonge, comme toutes celles faites par le Viet-Nam, passées et à venir.

On s'arrêta dans une ville nommée Kong-Pho. Plus tard, nous devons apprendre qu'il y avait là un camp d'entraînement pour la jeunesse communiste appelée à prendre part à la révolte contre la France.

Nous fûmes conduits à une chambre, dans une vieille école. L'unique fenêtre était clouée, l'unique porte donnait sur une petite cour où se trouvait la toilette, simple trou dans la terre. Si j'ajoute que de nombreuses fenêtres des maisons voisines donnaient sur cette cour, on comprendra que nos instants les plus intimes étaient bien surveillés. Pas

question d'échapper aux regards indiscrets en remettant notre visite à la cour aux heures d'obscurité, la porte était fermée à clé dès le crépuscule. C'était là une des innombrables taquineries et mesquineries de ces messieurs.

Nos repas se composaient, comme dans notre résidence précédente, presque uniquement de riz, auquel on adjoignait quelques feuilles de pommes de terre bouillies. Quoi qu'on en puisse penser, ce n'est pas trop mauvais quand on a faim. Et nous avions terriblement faim !

A mesure que les jours se prolongeaient, nos constitutions subissaient les ravages causés par cette sous-alimentation. Le manque d'air pur et d'exercice contribuait aussi à nous affaiblir.

Pour n'être pas complètement « à plat », nous nous astreignions tous les matins à un quart d'heure de gymnastique I.P., série de mouvements suivant une méthode connue en France aussi bien qu'en Angleterre et en Amérique. Je n'avais jamais su ce que signifiaient les deux lettres I.P., ni mes camarades également. Je viens seulement d'apprendre que le système a été inventé par un Danois : I.P. Muller, qui a écrit quelques articles sur la gymnastique matinale et qui est ensuite passé en Angleterre où il a eu un immense succès.

Je ne sais pas si I.P. Muller est encore de ce monde, mais je lui adresse ici un souvenir renaissant. C'est grâce à sa méthode que nous avons

pu « tenir », tant bien que mal, au milieu des épreuves de notre fuite dans la jungle. Et lorsque Martin dut, en un instant décisif, renoncer à nous suivre, c'est certainement parce qu'il avait refusé de prendre part à nos exercices quotidiens.

Le luxe qu'est un lit n'existait naturellement pas ici, il n'y avait même pas de bat-flanc comme dans les cellules des prisons habituelles. Nous devions dormir sur le parquet de ciment, enroulés dans une couverture. Des pierres enveloppées de paille figuraient les oreillers, mais nous avons préféré enlever la paille et en faire de petits paquets pour appuyer nos têtes.

Dans notre précédente prison, nous avions tué le temps en jouant au bridge ; nos tortionnaires, estimant que c'était un passe-temps beaucoup trop agréable, avaient enlevé nos cartes. Comme nous n'avions pas non plus de livres, nous ne savions à quoi nous occuper jusqu'au moment où Martin et moi avons eu l'idée de tailler des pièces d'un jeu d'échecs dans de petits morceaux de bois, à l'aide d'une lame de rasoir.

Les heures passaient, monotones, mais le treizième jour, enfin, il se passa quelque chose. Dans la matinée, nous avons entendu un bruit de moteur et nous avons cru que c'était un camion. Mais comme le bruit se rapprochait, nous nous sommes rendu compte que c'était un avion. Sous prétexte d'aller aux W.-C., je me précipitai dans la cour

pour voir, mais notre vilain gardien arriva en courant, me fit réintégrer la maison à grands coups de crosse.

— Quel mal peut-il y avoir, crierai-je, à regarder un avion, même si c'est un avion allié ?

— Allié ! s'exclama-t-il avec un rire méchant. Non, l'avion appartient au Viet-Nam et nous en avons beaucoup.

Dans l'après-midi, un camion s'arrêta devant la maison et un officier entra, armé d'un revolver (un des nôtres, du reste). Il ordonna de nous fouiller de la tête aux pieds. Dieu seul sait ce qu'il pouvait espérer trouver, on nous avait déjà tout enlevé, sauf quelques objets des plus indispensables. Puis il nous enjoignit de faire nos paquets — en quelques minutes nous avions fini -- et d'aller, sous bonne escorte, à la voiture. Comme d'habitude, les paysans s'attroupaient pour nous dévisager, nous injurier et nous lancer des pierres. Mais nous étions si habitués à ces démonstrations d'hostilité que nous les regardions avec beaucoup de calme et même nous avions plaisir à voir qu'ils s'en montraient fort irrités.

La voiture était toute petite et pouvait à peine nous contenir, cependant on nous y entassa dans le fond et trois soldats armés s'installèrent à l'avant, la mitrailleuse braquée sur nous.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi au moment de notre départ et quelques instants après

nous étions de nouveau sur la route mandarine. Une borne indiquait : Hanoï, 426 kilomètres. Est-ce que nous allions cette fois à Hanoï ? Nous étions heureux de l'espérer, mais, d'autre part, nous frémissions à l'idée de rester dans la position où nous étions pendant 426 kilomètres. Au bout d'une demi-heure de course, nous étions déjà brisés. L'humeur était bonne, cependant, et pour nous remonter encore plus, nous chantâmes des chansons de France. Nos gardiens, furieux, nous ordonnèrent de nous taire, ce qui n'eut d'autre effet que de nous faire chanter encore plus fort, jusqu'à extinction de voix.

La route était bordée des deux côtés par de grandes rizières où travaillaient des indigènes, de l'eau jusqu'aux genoux. Ils s'arrêtaient de travailler en nous voyant passer et saluaient les soldats à la mode soviétique : le poing levé.

Si nous avions été confortablement assis sur les coussins d'une automobile de luxe, nous aurions eu grand plaisir à ce voyage. Le paysage que nous traversions était exceptionnellement beau : à droite, la mer ; et à notre gauche, à une dizaine de kilomètres, une immense chaîne de montagnes, parallèle à la côte.

Cette chaîne s'allonge sur tout le pays jusqu'au Laos et, plus loin, jusqu'au fleuve Mékong, qui sépare l'Indochine du Siam. Bien loin, vers le nord, se trouve Hanoï, où nous espérions aller et où tout

se déciderait. Nous n'attendions du reste rien de bien satisfaisant de cette randonnée, les provinces du Tonkin et de l'Annam étant les deux foyers de l'insurrection.

A Hanoï, s'était instauré un nouveau gouvernement présidé par un homme appelé Ho-Chi-Minh. Enfant, il avait été boy dans une famille française et lorsque cette famille quitta l'Indochine pour rentrer en France, il se glissa, en cachette, sur le bateau, avant le départ. Lorsque, en haute mer, on découvrit ce passager clandestin, son maître crut voir dans sa conduite une marque de fidélité ; il le garda auprès de lui, en France. Rentré quelques années après en Indochine, Ho-Chi-Minh se joignit à un groupe de révolutionnaires et fut obligé de fuir en Russie. Instruit dans la doctrine communiste, il devint maître à son tour. Au moment de la défaite japonaise, il retourna en Indochine et prépara en grand mystère la révolution, dans le but de détacher son pays de la France, qu'il haïssait. Il se procura des armes japonaises et chargea des officiers japonais d'instruire l'armée qu'il avait levée pour combattre les Français et « libérer » sa patrie.

Au bout de quelques kilomètres, la voiture quitta subitement la grand'route. Nous n'allions pas à Hanoï, quelle déception !

On fit un court arrêt dans une grande ville aux maisons de briques, aux rues pavées, et puis la

course reprit jusqu'à un fleuve dont le pont avait sauté et qu'il fallut traverser sur un bac.

Le soir, nous arrivâmes à la grande ville : Dong-Hoï. Des soldats japonais se promenaient dans les rues, à pied ou en « rickshaw ». La plupart étaient armés.

On nous conduisit à l'ancienne demeure du gouverneur français, occupée maintenant par les insurgés. Le gouverneur devait être en prison ou fusillé. Marault, qui connaissait l'endroit, reconnut un ancien serviteur du gouverneur.

On nous jeta hors de la voiture et on nous servit le meilleur repas que nous ayons mangé depuis notre arrivée dans le pays. Nous allions de surprise en surprise...

Après ce beau dîner, on nous fit réintégrer la voiture, et on se remit à rouler interminablement. Toute la nuit y passa ; au matin, nous parvenions à Vinh, grande ville aux maisons modernes, aux rues éclairées à l'électricité.

L'auto s'arrêta devant l'hôtel de ville et cela durant quatre heures, sans que quiconque ait l'idée de nous faire descendre un instant pour nous dégourdir les jambes. Une horde malveillante nous entourait très vite. Ceux qui savaient le français criaient : « Mort à la France ! » ou bien : « Viet-Nam pour Viet-Nam ! » Nous avons eu l'impression qu'ils voulaient nous lyncher, mais ils avaient

malgré tout encore la crainte et le respect du blanc.

A quelques pas de la voiture, des officiers japonais causaient avec des civils. Ils nous regardaient de haut, avec le plus grand mépris, comme si c'étaient eux qui avaient gagné la guerre. Évidemment, nous n'étions pas rasés, nous étions sales, exténués et nous étions ainsi de bien misérables représentants de la race blanche.

Avant que nous ayons pu faire plus ample connaissance, l'auto se remit en route. Sur un marché, le moteur eut une panne : nouvelle occasion pour la foule de brailler, de jouer de la lance de bambou, d'essayer de monter sur la voiture pour nous tirer au dehors. Heureusement on put démarrer, à nouveau suivis par une meute hurlante qui ne nous abandonna que lorsque la voiture prit de la vitesse. J'étais en nage d'énervement.

VII

Vers le soir, notre nouvelle prison se dessina à l'horizon : une vieille hutte, cette fois, qui avait dû être autrefois un temple, car il y avait un grand bouddha derrière un paravent. Jamais nous n'avions encore eu une si petite cellule. Nous étions obligés, pour dormir, de nous aligner côte à côte comme des sardines dans une boîte.

Plus désagréable encore était la saleté innombrable. Nous décidâmes d'entreprendre un grand nettoyage avec l'aide de nos gardiens. « Nous ne sommes pas les esclaves des blancs », nous répondirent-ils. Alors, nous avons tout fait nous-mêmes, avec les moyens du bord. Quel massacre de punaises ! Nous y avons déployé une énergie farouche et croyions être sortis vainqueurs du combat, mais quelques bestioles rescapées amenèrent du renfort durant la nuit et vengèrent leurs morts de façon cuisante.

Marec souffrait d'une forte dysenterie, il était lamentable et je craignais de le voir mourir dans nos bras.

Nous dûmes prier et supplier nos gardiens d'appeler un médecin. Ils commencèrent par nous rire au nez, mais se sont tout de même inquiétés un peu devant notre affirmation de les rendre responsables de la mort de notre camarade. Le troisième jour, un jeune homme très bien mis, qui parlait français, se présenta à nous comme médecin.

Il examina Marec et nous demanda si nous étions bien traités et si nous avions besoin de quelque chose. Il n'avait qu'à jeter les yeux sur notre misérable chambre (où il n'y avait même pas une table à laquelle nous puissions nous asseoir pour les repas), à regarder nos bras et nos jambes couverts de piqûres et les vestiges de notre dernier dîner : un bol de riz moisi, tellement écoeurant que nous n'avions pu nous décider à le manger, malgré notre faim.

Indigné, il nous promit d'essayer d'intervenir. Je crois que nous lui sommes redevables d'une lettre qui arriva le lendemain et qui disait de nous préparer à repartir.

Une fois de plus, un camion nous emmena, conduit par quatre soldats ; une fois de plus, nul ne prit la peine de nous révéler le lieu de notre destination.

On retraversa Vinh, reprit sur la grand'route le chemin d'Hanoï. Toutes les dix minutes, il nous fallait nous arrêter pour les exigences des intestins du pauvre Marec. Le soir, au bord d'un fleuve, on

nous fit descendre de voiture et monter sur un sampan qui attendait, prêt à faire voile. A deux heures du matin, notre sampan toucha terre, et les gardiens annoncèrent que nous étions arrivés.

On nous poussa dans une cour, devant une grande maison située sur une hauteur près du fleuve et ayant appartenu autrefois aux douanes françaises. Un homme extrêmement aimable nous y reçut, mais nous étions devenus méfiants, l'expérience nous avait appris que cette amabilité douce ne cachait en général que sadisme et méchanceté. Cette fois, par extraordinaire, elle semblait sincère. A chacun il offrit un cigare, un verre de rhum et il nous demanda le récit de nos aventures. Quand il eut compris notre situation, il nous conseilla d'écrire une lettre au Comité, à Hanoi, et promit de s'assurer qu'elle parvienne en bonnes mains.

On nous conduisit à une grande chambre, on nous donna des couvertures. A côté de cette pièce, il y en avait une autre plus petite, et, surtout, une salle de bains avec douche. Il y avait un petit jardin où nous étions autorisés à nous promener. Ils ne risquaient rien à cette largesse, le mur était entouré d'une si haute muraille que nous n'aurions jamais pu l'escalader avant que nos gardiens n'aient le temps de faire feu.

Cet homme aimable vint nous voir plusieurs fois les jours suivants. Il s'appelait May, avait fait

de la politique et appartenait maintenant au comité vietnamien de Vinh. Il avait été élevé par une famille française, dans le Midi ; il nous assura être grand ami et admirateur de la France. Il était né au Tonkin et possédait de grandes rizières en Annam, c'était un homme aisé.

Malheureusement, il fallut bientôt se rendre compte qu'il était aussi faux que tous les autres membres du Viet-Nam que nous avions eu l'occasion de rencontrer. Très ambitieux, il savait jouer des coudes pour arriver. Il s'imaginait qu'il aurait grand avantage — si la France recouvrait un jour son empire d'Indochine — à avoir servi d'agent de liaison entre nous-mêmes et le gouvernement d'Hanoï. Mais quand il s'aperçut que les leaders du Viet-Nam voyaient d'un fort mauvais oeil son intervention, il rentra immédiatement dans sa coquille et ne leva plus le petit doigt pour nous. Cela ne l'empêchait pas de faire semblant de s'occuper encore de nos affaires. Il trouvait toujours mille prétextes au manque de réponses à nos lettres désespérées ou indignées, adressées au gouvernement.

C'est grâce à lui, cependant, que notre prison de Vinh fut moins pénible que les autres. Le matin, on nous servait du vrai café, avec des petits pains, il nous semblait être au Ritz, à Paris.

Au bout de quelques jours, il nous invita même à la grande fête de l'automne, célébrée avec pompe

par les indigènes. Elle ne peut cependant rivaliser avec le « Tet », la fête du printemps, qui comporte de véritables orgies et à laquelle toute la population prend part, des plus riches aux plus pauvres. Ils font des économies tout au long de l'année et se privent même du nécessaire pour s'en donner à coeur joie ce jour-là.

May vint nous chercher dans l'après-midi. Deux autos nous menèrent au bord du fleuve, à une petite ville appelée Than-Son. On nous servit un dîner magnifique dans la maison d'un indigène. Vers dix heures du soir, nous sommes allés le long du fleuve jusqu'à un grand temple dont tout un côté était ouvert. On nous montra une danse des sabres et une danse des diables, pour laquelle tous les participants portaient des masques grotesques ; on lançait en l'air des fusées éclairantes. Le spectacle était du reste remarquable et plusieurs danseurs étaient de véritables artistes. Mais le numéro de la fin était assez étrange. Les indigènes avaient donné à une grande péniche, en la garnissant de cheminées de papier, l'aspect d'un vapeur, et une barque à moteur la faisait couler en l'éperonnant. On nous fit savoir que la péniche figurait notre navire de guerre *Richelieu* : toute cette partie de la représentation était une démonstration d'hostilité à la France.

Après la fête, nous sommes rentrés nous coucher, mais durant toute la nuit les indigènes pas-

sèrent sous nos fenêtres, menant un train d'enfer, tapant sur leurs tams-tams et criant : « Nous voulons la Paix et l'Indépendance », et « La Liberté ou la Mort ».

Nous étions tellement habitués aux déménagements qu'on ne nous surprit pas le lendemain lorsqu'on nous annonça que nous allions changer de résidence. Nous étions prêts à être entraînés à travers toute l'Indochine.

Sur un sampan, nous avons descendu le fleuve jusqu'à notre nouvelle demeure : une grande maison, avec un jardin. Agréable surprise : dans la chambre à coucher il y avait quatre vrais lits et — miracle ! — autant de matelas. Il y avait une petite salle à manger et un salon avec six fauteuils de bois. C'était la vie de château.

Nous pouvions nous féliciter de n'être pas ici dans de trop mauvaises conditions, car notre emprisonnement devait durer cinq semaines : du 23 septembre au 29 octobre. La maison avait autrefois appartenu aux autorités françaises qui pouvaient, de là, contrôler les allées et venues des bateaux sur le fleuve et la production du sel. Derrière la maison, dans de grands hangars, on stockait le sel.

May vint nous voir l'un des premiers jours, accompagné d'un fonctionnaire civil. Il avait plusieurs nouvelles à nous communiquer : d'abord qu'il était arrivé à Saïgon deux mille soldats fran-

çais pour se battre contre les Annamites qui voulaient chasser les Français pour conserver l'indépendance du pays.

Ensuite, que le *Richelieu* était bloqué dans le port de Saïgon. Cette dernière nouvelle nous laissa très sceptiques.

May nous informait aussi qu'il n'avait eu, à notre sujet, aucune réponse d'Hanoï, mais qu'il s'y rendait maintenant personnellement pour chercher les raisons de cet étrange silence. Naïfs encore une fois, nous le crûmes sur parole.

On ne saurait nier que nous étions bien gardés. Vingt-quatre carabiniers en étaient chargés, la nuit on nous enfermait dans nos chambres. Presque tous les jours, de jeunes recrues venaient faire l'exercice dans le jardin. Ils apportaient un peu de variété au programme. A part cela, nous n'avions d'autres distractions de plein air que de regarder 'rentrer le soir les bateaux de pêche portant d'étranges voiles en bambou.

Les jours glissaient, tous semblables, et nous étions sur le point de mourir d'ennui. Nous jouions au jeu d'échecs fabriqué par nous-mêmes, nous causions, mais qu'avions-nous de bien intéressant à nous raconter ? Nous savions par coeur le récit de nos enfances réciproques, de nos services militaires, de nos situations de famille et de nos amours. Nous n'osions plus ouvrir la bouche, de peur de nous entre-battre.

Comment faire des projets d'avenir quand on est prisonnier en un tel pays, quand l'on vous crache dessus, ou que l'on attente à votre vie, uniquement parce que votre visage est blanc ?

L'absence de tabac était dure à supporter. J'en avais tellement envie que j'essayai d'en fabriquer. Dans le jardin, je trouvai quelques feuilles ressemblant à des feuilles de tabac. En cueillir une quantité, les mettre à sécher plusieurs semaines, en rouler des cigarettes, c'était facile... mais le résultat fut épouvantable.

VIII

Au bout d'un mois nous en avions tellement assez que nous étions pleinement d'accord pour tenter une évasion, malgré tous ses dangers.

Il y avait deux plans possibles : le premier était de nous glisser au dehors la nuit et de longer la berge du fleuve où étaient souvent amarrés de grands navires prêts pour des voyages au long-cours. Nous pouvions sauter sur l'un d'eux, maîtriser l'équipage, ne se composant guère que de quatre à six personnes, et descendre le fleuve jusqu'à la mer. En mettant ensuite le cap à l'est, nous avions quelque chance d'atteindre l'une des îles Philippines.

L'autre plan était celui de nous enfuir par-dessus la chaîne des montagnes à l'ouest, et chercher à atteindre le Siam, à cinq cents kilomètres. Mais, pour atteindre les montagnes et la jungle, il fallait traverser quarante kilomètres de pays à découvert, avec des maisons et des champs de riz où nous ne pouvions manquer de rencontrer des paysans.

Cependant, si c'était de nuit que nous traversions cette plaine, nous estimions avoir une petite chance de nous glisser dans la jungle.

Après d'interminables discussions, c'est ce dernier plan qui fut adopté. Il comportait aussi deux possibilités : nous pouvions abattre nos gardiens, prendre leurs armes, puis surprendre et désarmer le reste de la garde, mais il y aurait bataille, coups de feu et certainement mort d'hommes et toutes chances, si notre fuite échouait, d'être fusillés sur place.

Nous décidâmes de maîtriser seulement le gardien de faction juste devant notre chambre, d'essayer de nous faufiler et d'avoir une avance suffisante pour être déjà loin au moment où les autres soldats, alertés, commenceraient à nous rechercher.

Je ne crois pas que l'évasion de Monte-Cristo du château d'If ait été combinée plus minutieusement que la nôtre. Nous avions de longues heures de délibération, toujours un problème nouveau à résoudre surgissait : il ne fallait rien laisser au hasard si nous voulions avoir la moindre chance de nous en tirer vivants.

Evidemment, si le gardien de notre porte était éveillé à l'instant où nous l'attaquerions, il crierait et aurait le temps d'appeler le reste de la bande. Mais comment espérer qu'il soit endormi durant son temps de garde ? Il marchait de long en large et les hommes ne sont pas malheureusement

comme les girafes, fabriqués pour pouvoir dormir debout.

Alors, nous avons porté l'un de nos fauteuils dans le couloir, devant notre chambre. Durant la journée, l'un ou l'autre de nous s'y asseyait de temps en temps, sous le prétexte de regarder les bateaux de pêche sur le fleuve.

Le soir, à dessein, nous oubliâmes le fauteuil dans le couloir. Nous avions percé un trou dans la porte fermée à clé et guettions anxieusement le gardien. Il commença par marcher une heure de long en large, puis il ne résista plus à la tentation de s'asseoir. Même un diable jaune est un homme.

Une heure passa sans que nous fassions le moindre mouvement. Il était près de minuit. Le reste de la garde, postée à l'avant du jardin, était sûrement couché, chaque homme douillettement enveloppé dans sa couverture. Nous pensions avoir la chance que notre gardien se soit endormi, lui aussi, dans le confortable fauteuil.

Farelli avait été autrefois apprenti serrurier : ce fut pour lui l'enfance de l'art que de faire jouer la serrure à l'aide d'un fil de fer et cela sans bruit. S'il n'avait pas choisi d'être officier, il eût pu faire un cambrioleur de grande classe.

Nous avions enlevé nos souliers et caché nos visages dans des étoffes noires pour qu'ils ne lui sent pas dans l'obscurité.

Farelli entrouvrit la porte, je me glissai au

dehors et me plaçai près du gardien, paisiblement endormi comme nous l'espérions. J'avais mission de rester auprès de lui jusqu'à ce que tout le monde soit sorti et, s'il faisait mine de se réveiller, je devais l'abattre et prendre son fusil.

Larat passa le premier, sortit dans le jardin, puis courut sans bruit jusqu'au fleuve et se cacha derrière un gros arbre qui était notre point de ralliement.

A dix secondes d'intervalle, les autres suivirent. Je quittai la maison le dernier, après avoir fermé avec précaution la porte de notre chambre pour qu'en s'éveillant le gardien ne se doute de rien.

Je m'élançai à travers le jardin aussi silencieusement que possible, bien qu'ayant l'impression de faire un bruit d'enfer... mais les autres avaient peut-être eu aussi le même sentiment.

En passant devant le poste, nous vîmes un soldat qui montait la garde. Je l'entendis tousser, et se retourner. Je me jetai à plat ventre et attendis quelques minutes qui me parurent des siècles. Il faisait très sombre, et la brise m'apportait le parfum des camélias.

L'un des quatre gardes en faction dans le jardin vint parler à celui qui était dans le poste. Je ne bougeai toujours pas, ce furent vraiment des minutes angoissantes.

Le soldat était debout à dix pas de moi et j'étais résolu, s'il m'apercevait, à sauter sur lui, lui arra-

cher son fusil avant qu'il n'ait eu le temps de tirer. Mais, après avoir échangé quelques mots avec son camarade, il retourna à sa place, plus loin dans le jardin.

J'attendis que tout fut tranquille, puis je rampai jusqu'au guichet près de la porte de sortie. J'avais mes souliers à la main et prenais bien garde où je posais mes pieds car mes camarades avaient, comme convenu, jeté des morceaux de verre à cet endroit. Les soldats indigènes sont généralement nu-pieds et nous escomptions qu'ils se blesseraient s'ils nous poursuivaient dans l'obscurité.

Je trouvai mes camarades derrière l'arbre. Nous sommes descendus en file indienne vers le fleuve. Un chien aboya devant la maison d'un indigène. Son maître sortit, scruta l'obscurité, puis rentra chez lui.

Il s'agissait d'aller aussi loin que possible avant le jour. L'idée d'être libres nous donnait des forces, nous marchions décidés à vendre cher, s'il était nécessaire, cette liberté. Nous faisons des détours si nous apercevions quelque indigène. Au bout de quelques heures, nous traversâmes la grand'route Saïgon-Hanoï, marchant toujours vers l'ouest pour gagner les montagnes et la jungle. Nous en étions loin encore, mais il restait trois heures avant l'aube.

Nous allions si vite et nous étions si faibles qu'il nous fallut nous arrêter un quart d'heure. Mais

après ce repos nous repartîmes avec une énergie nouvelle.

Soudain, un grand fleuve nous barra la route. Nous avions quelque espoir de trouver un bateau ou un gué, mais ne voulant pas nous retarder, nous l'avons franchi à la nage. Nous avons enlevé nos vêtements et enveloppés ceux-ci avec nos sacs dans de grandes feuilles de bananiers pour former de gros paquets que nous poussions devant nous en nageant.

Ragaillardis par le bain, et stimulés par la pensée que depuis longtemps notre absence était découverte et la poursuite commencée, nous nous hâtions à travers les rizières sans fin. Nous avions encore quelques heures devant nous, mais n'avancions pas aussi vite que nous l'aurions voulu parce que les rizières sont de vastes marais et que nous marchions sans cesse dans la vase.

Et puis, ces montagnes ne semblaient pas vouloir se rapprocher. Lorsque le jour commença de poindre, il restait une effrayante distance entre nous et l'abri de la forêt vierge.

A la fin, nous étions si fatigués que nous ne pouvions mettre un pied devant l'autre ; il est vrai que nous avons marché pendant sept heures. A demi cachés par un buisson, nous avons fait un indispensable repas composé de conserves de viande, de marmelade et d'une gorgée de rhum.

Après une petite inspection de Marault pour

reconnaître le terrain, nous nous sommes glissés aussi loin que possible sous le buisson pour nous reposer.

Cependant notre retraite n'était pas très bien choisie. Au bout d'une heure, entendant des voix, nous nous hasardâmes à regarder ce qui se passait. Notre buisson était entouré de centaines de paysans armés de lances et de longs couteaux. Ils se jetèrent sur nous et nous lièrent les mains derrière le dos. Un jeune garçon au visage fanatique jeta sa lance par-dessus ma tête en criant : « Vous avez voulu mourir pour votre pays, votre vœu sera exaucé. » C'était tout à fait encourageant.

Le village était à cinq kilomètres, on nous y enferma dans une petite hutte que les paysans entouraient en hurlant comme des bêtes sauvages.

IX

Au second jour de notre nouvelle captivité, cet espion de May se présenta, sous prétexte de prendre de nos nouvelles. Il désirait savoir pourquoi nous nous étions évadés. Nous lui avons déclaré que puisque notre mission était inutile, nous n'avions qu'un vœu : rentrer chez nous, et, comme on semblait sourd à ce vœu, nous avons essayé de nous en tirer seuls. Il était surtout curieux de savoir comment nous avions réussi à sortir. Nous lui avons répondu qu'il ne nous viendrait pas à l'idée de lui confier nos méthodes, mais que le jour où l'on nous mettrait en liberté, nous nous ferions un plaisir de les lui expliquer tout au long. Il ne voulut pas croire que nous n'avions acheté aucun gardien. Il nous raconta que le boy qui nous servait et le commandant du poste de garde avaient été jetés en prison après un dur interrogatoire et comme il ne réussit pas à nous soutirer le moindre éclaircissement, il se retira, très vexé.

Dans la petite cour, devant un temple, les indigènes manipulaient le riz. Sur le riz sec, ils roulaient une grosse pierre, pour séparer le grain de la paille. Ils répandaient ensuite la paille avec de grandes fourches, tapant dessus avec des morceaux de bois. Et quand ils avaient à nouveau laissé sécher le grain, ils en emplissaient de grands sacs.

Il y a plusieurs sortes de riz : le blanc et le rouge (de qualité supérieure) et enfin le riz gluant qui est collant et s'agglomère en une pâte peu appétissante quand il est cuit.

La paille est soigneusement conservée, elle sert, entre autres choses, à faire des chapeaux.

May n'était pas le seul à s'intéresser à la manière dont nous avions pu prendre la fuite et à l'aide que nous avions pu recevoir. Toute la semaine on vint nous interroger et l'on ne voulait pas croire que nous n'avions aucun gardien comme complice. Nos dénégations furent prises pour de l'insolence et, pour se venger, on décida de nous affamer.

Juste en face de notre cour, il y avait une hutte basse où vivaient deux femmes, une vieille et une jeune, et trois enfants dont la plus petite était une fillette qui faisait tout le travail. C'est ici une coutume que les enfants en aient la charge et, s'il n'y a pas d'enfants, c'est la femme et non l'homme qui travaille.

Un jour, notre petite voisine fut mordue à la jambe par un chien. La plaie était vilaine et s'envenima au point que l'enfant pouvait à peine marcher.

Marault appela la mère et lui demanda la permission de soigner la blessure, mais la femme s'enfuit en criant : elle ne voulait rien des diables blancs.

Comme l'inflammation s'étendait, Marault revint à la charge, expliquant à la mère que si l'on ne soignait pas cette blessure la gangrène s'y mettrait et qu'il faudrait couper la jambe. Ceci sembla impressionner la femme. Elle amena son enfant. Marault put nettoyer et désinfecter la plaie. Une semaine après, la petite fille marchait. Elle nous était profondément reconnaissante et venait de temps en temps nous apporter du riz ou quelque autre petit présent, très bienvenu.

Je me souviens, à ce propos, d'un détail amusant. Un jour, Marault soignait la petite fille et nos gardiens suivaient avec intérêt l'opération. Marault avait employé ses ciseaux pour couper les bandages et les avait ensuite posés sur une chaise. Lorsque, un instant après, il eut à nouveau besoin des ciseaux, ceux-ci avaient disparu. Il entra dans une grande colère et se mit à fouiller les gardiens, qui se laissaient faire. Il y avait quelque chose de particulièrement savoureux à voir ce prisonnier

fouiller ses sbires. Il retrouva naturellement les ciseaux sur l'un d'eux.

Nos premiers gardiens étaient de braves gens ; au bout d'un mois environ, ils furent remplacés par une bande d'individus aux allures de bandits, commandés par un sergent grossier et emporté. Jusqu'ici nous avions eu le droit, dans les soirées fraîches et agréables, de nous asseoir sur le marcher et de causer entre nous. Ceux-là, dès le coucher du soleil, nous faisaient rentrer à coups de crosse et fermaient la porte.

De ma vie, je n'ai vu d'aussi beaux couchers et levers de soleil que dans ce pays. C'est une véritable orgie de couleurs, et comme nous n'avions pas tant de distractions, nous les apprécions doucement.

Nous sommes restés dans ce temple du 2 novembre au 18 décembre. Le 19, à sept heures du matin, nous étions de nouveau sur les routes pour gagner, après quelques heures de marche, un autre temple plus petit et dont la cour était si minuscule qu'on pouvait à peine s'y mouvoir.

Lorsque je relis ce journal, écrit dans un modeste cahier, j'y vois que les mois suivants nous semblèrent terriblement longs, sans doute parce que la sous-alimentation avait rongé nos forces, mais aussi parce qu'à chaque nouvelle résidence, nos gardiens devenaient, si possible, plus brutaux.

Vinrent les fêtes de Noël et du Jour de l'An, fêtes si douces lorsqu'on les passe en famille ou avec de joyeux amis, dont les vœux sincères peuvent être acceptés sans qu'une cruelle ironie y semble attachée.

Qu'avions-nous ici à nous souhaiter les uns aux autres ? Qu'avions-nous à espérer que puisse nous apporter l'année nouvelle ? Depuis longtemps, nous avons perdu l'espoir de trouver âme qui vive pour s'intéresser à notre sort, nous pouvions être bien certains que nul ne songeait à nous rendre la liberté. Tout ce que nous pouvions attendre, c'était de rester enfermés jusqu'à ce que la maladie et la faiblesse aient raison de nous ou bien que, las de nous traîner de prison en prison, et de gaspiller pour nous de la nourriture, nos tortionnaires nous « liquident » ou permettent aux foules de nous lyncher.

Nous nous sentions complètement coupés du monde extérieur : ni journaux, ni lettres, ni visites, rien pour tuer le temps, sinon le jeu d'échecs ou la gravure à l'aide d'une épingle sur une bouteille à eau.

Nous avions en général un bon moral, sauf Pierre Larat qui « piquait une crise » à la moindre occasion. A la fin personne n'osait plus lui parler, si ce n'est le pacifique Marec qui essayait de le rappeler à de meilleurs sentiments et réussissait seulement à se faire injurier copieusement.

Le soir de Noël, le sergent vint nous annoncer qu'à l'occasion de cette fête, un repas fin nous serait servi. Quelles merveilles pouvaient bien composer ce dîner ? Comparativement à notre ordinaire, ce fut vraiment un dîner de gala : bol de crevettes, un poulet pour six, une portion de riz à la graisse de porc.

Durant ce festin, nous nous efforcions de créer une atmosphère de fête, mais je pensais à ma famille qui ignorait tout de mon sort. Pauvre petite maman ! J'étais sûr qu'elle aussi pensait à moi intensément. J'étais malade de nostalgie.

Entre Noël et le Jour de l'An, il nous vint une visite. C'était un prêtre catholique indigène qui, à l'occasion des fêtes, venait nous confesser. Ce fut une comédie sensationnelle. Il commença par lire un texte sacré qui parlait plut& de politique que de religion. Je me souviens du passage suivant : « Les Français adorent la liberté, ils doivent donc admettre que d'autres prennent le droit de gagner la leur. » La confession ne se passait pas non plus très régulièrement. Le brave homme ne savait presque pas le français, de sorte qu'il nous fallait, tant bien que mal, nous entretenir avec lui en latin. La municipalité lui avait fourni un questionnaire en français, qu'il lisait sans y rien comprendre. Nous répondions aux questions par oui et par non. Elles étaient, du reste, assez extra-religieuses. L'une

d'elles demandait : « Est-il vrai que vous soyez venus dans le pays pour délivrer l'empereur Bao-Daï ? » Ce prêtre n'était qu'un espion et sa pitoyable comédie nous faisait seulement sourire.

X

J'avais parié avec Marault que nous serions délivrés avant l'année nouvelle, mais 1946 arriva sans que nous ayons fait un pas vers la liberté. J'avais perdu mon pari et devais lui offrir, dans la première pâtisserie où nous entrerions en hommes libres, tous les gâteaux à la crème qu'il pourrait avaler. Les sucreries jouèrent, comme l'on voit, un grand rôle dans nos imaginations durant notre captivité. Naturellement, un beau rôti de boeuf aurait été plus que bienvenu, mais nous rêvions plus souvent de chocolat et de gâteaux. Si nous avions eu à choisir, nous aurions sans aucun doute pris le rôti.

Nous n'étions, du reste, pas complètement privés de sucre, on nous en donnait de temps en temps quelques morceaux' que nous transformions en bonbons en versant dessus quelques gouttes de café. Par la suite, je préférerais utiliser ma part de sucre dans la soupe au riz qu'on nous servait le matin, vraiment insipide quand on la revoit tous les jours, tout au long des mois.

Le 31 janvier, nouveau déménagement. Pour changer, notre demeure n'était plus un temple, mais une grande hutte avec une cour dans laquelle poussait un arbre solitaire. Il nous fit, à lui tout seul, l'effet d'une oasis, et nous passions tous les jours des heures sous sa ramure. Quand je songe aux myriades d'arbres splendides à travers lesquels nous avons eu à nous frayer un passage durant notre future expédition dans la jungle, j'ai pitié de notre joie enfantine devant ce pauvre solitaire épuisé.

Nos voisins, par extraordinaire, étaient des gens aimables. Un vieillard, une fillette, une femme âgée et ses deux fils. Le vieil homme avait le plus cocasse petit visage de caoutchouc que l'on pût imaginer. Le soir, il passait souvent la tête par une petite porte sur le côté de la maison. Il apportait de menus cadeaux : du riz grillé d'une façon spéciale ou des petits croissants sucrés. Lorsque nous avions la chance d'avoir du café, nous lui en offrions une tasse qu'il dégustait avec le plus grand plaisir tout en jacassant comme une pie sans que nous comprenions le moindre mot de ce qu'il disait.

Le 2 février, la population célébra le nouvel an annamite, le Tet, dont j'ai parlé précédemment. Les indigènes, dès l'aurore, se mettent à boire une quantité de « chum », liqueur assez forte. La nuit précédente, ils ont apporté de nombreuses

provisions dans le temple comme offrande à leurs aïeux. Elles doivent rester toute la nuit dans le temple et n'être consommées que le lendemain. Alors commence l'orgie. On mange et on boit si copieusement, que nombre de personnes gisent par terre, ivres mortes durant plusieurs jours.

Le 13 février, le chef du village nous rendit visite ; il nous offrit deux paquets de cigarettes et nous annonça que nous allions être transférés — encore ! — très loin, mais il ne savait pas où.

Nos maigres bagages étaient prêts quand on vint nous chercher dans l'après-midi. Après plusieurs heures de marche rapide, nous arrivions à Than-Son où l'on nous conduisit au temple n° 15 ou 20, je ne sais plus le compte exact.

Nous ne devions pas rester longtemps en ce saint lieu. Vers deux heures du matin, un homme entra et voulut nous chasser dehors et comme, épuisés, nous n'obéissions pas assez vite, il sortit son revolver et le braqua sur nous. Nous lui avons fait observer que nous lui obéirions s'il nous faisait donner une tasse de thé dont nous avions bien besoin puisqu'il nous avait fallu nous coucher le ventre vide.

Par extraordinaire, il accéda à notre demande et, après que nous ayons bu notre thé, il revint flanqué d'une demi-douzaine de soldats qui se mirent à nous attacher avec une corde et du fil de fer. Ayant pris cette précaution, nous fûmes con-

duits jusqu'au fleuve, et là, poussés au fond d'un voilier. On nous jeta quelques couvertures, nous ordonnant de rester tranquilles si nous tenions à la vie.

Une heure après, on hissait la voile, et, à la façon dont l'eau frappait les flancs du bateau, je sentais que nous naviguions, mais je ne voyais rien. Je m'endormis et ne me réveillai que plusieurs heures après. Nous voguions toujours. Au bout d'un long moment, on nous enleva les couvertures et on nous jeta quelques poissons salés. Comme nous avions toujours les mains liées derrière le dos, il nous fallait les dévorer avec les dents sur le plancher. Nous ressemblions à des phoques dans un jardin zoologique. Nous quittâmes ce grand bateau pour un sampan qui nous mena à la rive où nous fûmes jetés dans une hutte. Alors, seulement on osa nous délier les mains. Nous étions entourés, comme d'habitude, d'une bande d'indigènes armés qui avaient l'air de s'amuser beaucoup de ce spectacle inattendu.

Pourtant nous n'étions pas là depuis une heure qu'on nous fit ressortir et on nous attacha à nouveau les mains avec un fil de fer si serré que le sang ne pouvait circuler. On fit monter Larat, Martin, Farelli et moi dans une vieille Citroën, Marault et Marec furent hissés dans un autre véhicule préhistorique.

L'auto se mit en route, les cahots me causaient

de cuisantes douleurs aux mains, je souhaitai m'évanouir pour échapper à cette toiture et je vis sur le visage de mes camarades qu'ils avaient bien mal aussi.

En traversant une rizière marécageuse, les roues de la voiture s'embourbèrent dans la vase. Le chauffeur avait beau s'affairer, rien à faire pour avancer.

Les deux soldats qui suivaient avec quelques hommes de garde ne réussirent pas à libérer les roues de la boue. L'un d'eux se cassa maladroitement le bras en sautant de la voiture, l'autre fut pris sous une des roues. Il hurlait comme une bête blessée, mais personne ne pouvait l'aider, puisque la voiture ne bougeait pas d'un pouce.

Il n'y avait personne aux alentours et le chauffeur était très perplexe. Notre avis à nous était que la seule façon d'en sortir était de nous délier pour que nous puissions l'aider à pousser. Il fut assez raisonnable pour nous écouter.

Nous avons d'abord soulevé la voiture pour que l'homme blessé pût sortir de dessous la roue. Tout en travaillant, des réflexions philosophiques me venaient à l'esprit. Situation assez baroque que celle de ces prisonniers trimant pour libérer leurs gardiens.

Enfin, la voiture sortit de la boue et put reprendre sa marche. « Voilà une bonne occasion de nous évader », pensions-nous. L'homme qui avait été

sous la roue était en pitoyable état, l'autre qui s'était cassé le bras ne valait guère mieux. Il nous était facile de maîtriser le chauffeur, mais l'idée d'abandonner nos camarades de l'autre voiture et le manque de ravitaillement nous arrêta.

Sagement, nous avons regagné dans l'auto et nous sommes arrivés à Pouh-Doc où on nous fit arrêter devant une caserne. Marault et Marec y étaient déjà, assis devant un grand feu de cheminée. On les avait traités avec beaucoup de brutalité surtout lorsque, notre voiture se faisant attendre, on avait craint que nous ne nous soyons révoltés en cours de route. Cela nous parut risible en pensant au fil de fer avec lequel on nous avait si soigneusement attachés.

Phénomène inouï : un homme entra et nous remercia chaleureusement, et nous, naïfs enfants, allions presque nous imaginer que cette aventure nous vaudrait un meilleur traitement. Une fois de plus, nous allions être déçus.

Après quelques heures passées à la caserne, de nouveau on nous fit monter sur un sampan conduit par un homme debout à l'arrière et poussant dans l'eau une longue perche de bambou. A un certain moment, nos gardiens débarquèrent pour aller faire cuire du riz dans le village. Immédiatement, des paysans nous entourèrent, hurlant et vociférant, nous arrosant d'eau en criant : « A l'eau ! A l'eau ! » Heureusement, ils s'en tinrent aux

menaces, et nos gardiens étant revenus, le voyage se poursuivit dans le crépuscule. C'était maintenant une femme qui conduisait. Nous avons navigué toute la nuit et elle n'eut qu'une demi-heure de repos.

Mon journal de ce jour se termine par ces mots : « C'est l'anniversaire d'Hélène aujourd'hui, jamais je n'oublierai cette date. » Hélène était une ravissante jeune fille que j'avais rencontrée à New-York. Je lui ai envoyé ce jour-là une tendre pensée, mais je crains bien de ne pas tenir serment de ne jamais oublier son anniversaire. Du reste, comme Hélène est mariée depuis longtemps et bien mariée, elle me pardonnera sûrement.

Au matin, nous étions arrivés dans une grande ville appelée Phu-Chan, où il y avait une caserne. On ne nous y conduisit pas, elle était bien trop belle pour nous, on nous mena à une écurie où l'odeur était infecte et où les rats couraient entre nos jambes.

Indigné, Marault, écrivit une requête au gouvernement vietnamien afin qu'il prenne notre sort en considération. Il n'eut pas plus de réponse qu'aux dix lettres écrites auparavant. Nous étions enterrés vivants...

Je fus réveillé le lendemain par quelqu'un qui me marchait sur les pieds. M'asseyant, je vis l'écurie pleine d'indigènes curieux de regarder ces bêtes inconnues qu'étaient des blancs. Nos gar-

diens les laissaient faire en ricanant. Sur nos instantes prières, on les fit sortir et je claquai la porte avec fureur derrière eux. Toute la journée, on les entendit hurler au dehors, de sorte que nous étions obligés de rester enfermés dans l'écurie nauséabonde.

Un seul repas aussi pour nous réconforter : un bol de riz noir gluant et un morceau de viande grand comme un ongle.

XI

Depuis sept mois, nous étions en prison. Plusieurs fois, on nous avait bien affirmé que nous n'étions pas des prisonniers, mais des invités...

Depuis sept mois on nous traînait de prison en prison, chargés de liens, attachés comme du bétail que l'on conduit à l'abattoir. Depuis sept mois, nous avons vécu dans des huttes infâmes ou des temples en ruines où la place nous était si parcimonieusement comptée qu'il fallait se relayer pour dormir, où les moustiques nous tourmentaient nuit et jour, où la nourriture consistait en poissons séchés accompagnés de riz noir et moisi. Une nausée me monte encore rien qu'à entendre le mot « riz » et il faut que je me tienne à quatre pour conserver mon sang-froid quand, au cours d'un dîner, une maîtresse de maison annonce qu'elle va servir à ses invités un plat exceptionnellement rare : du riz. Dans ce temps-là, je pensais au garçon qui devait tracer son chemin à travers une montagne de riz au lait pour gagner le pays enchanté... mais son riz à lui n'était pas moisi.

Depuis sept mois, nous n'avions pas adressé la parole à un civilisé et avions dû subir la proximité de petits êtres jaunes, heureux d'être malfaisants. Durant sept mois, on nous avait traînés à travers les villages dont les populations crachaient sur nous et nous menaçaient de leurs lances de bambou, nous avions vécu avec les yeux de nos gardiens fixés sur nous, en proie à leur haine et à leur méchanceté. Nous avions été condamnés à vivre entre nous avec pour seule distraction ce pauvre jeu d'échecs fabriqué par nous-mêmes. Nos histoires répétées à l'infini avaient fini par nous écoeurer. Etonnant que nous ne soyons pas arrivés à nous haïr ! Mes camarades devaient vraiment être des garçons de valeur pour qu'après une vie semblable je me sente lié à eux par un profond sentiment de reconnaissance, un souvenir ému de leur camaraderie, de leurs courageux efforts pour maintenir notre moral quand il fléchissait.

* *

Après notre premier essai d'évasion, nous avions été encore plus maltraités, gardés à vue encore plus étroitement. Cependant, nous ne rêvions que de nous enfuir à nouveau. L'occasion devait s'en présenter plus vite que nous ne l'espérions.

Un matin — le 14 février — quelques soldats indigènes pénétrèrent dans l'écurie où nous étions couchés sur la paille puante et moisie. Ils nous attachèrent brutalement deux à deux et nous conduisirent en une marche ultra-rapide vers la jungle. Le commando se composait de vingt soldats et d'un officier, chaque soldat était armé d'un long fusil et une bêche pendait à sa ceinture.

A l'orée de la jungle, un commandement retentit : « Halte ! » et on nous offrit à chacun une cigarette. Je louchai vers les bêtes, me souvenant avec inquiétude que dans les camps de concentration, les prisonniers devaient parfois creuser eux-mêmes leurs tombes. Les bêtes devaient-elles servir à cela et les cigarettes représentaient-elles la dernière du condamné ? Subitement, les soldats poussèrent un cri si strident que les cacatoès dans les arbres s'envolèrent épouvantés. Une sueur glacée m'inonda et j'essayai d'arracher mes liens. Mais il ne se produisit rien du tout. L'officier hurla un commandement et la marche reprit. Nous n'y avons jamais rien compris.

Nous avançons dans la jungle et enfin nous arrivâmes à une clairière où se trouvait une petite hutte de bambou entourée d'une forte clôture, de bambou également. Tout près de cette petite hutte, il y en avait une autre plus grande et, au bout de la clairière, on apercevait le scintillement d'une rivière.

On nous poussa dans la petite hutte, on nous enchaîna deux à deux. Nous étions là à terre sur le sol humide, épuisés par la longue marche et la chaleur, par les longs mois de sous-alimentation.

Les deux premiers jours, nous n'avions même pas le droit de sortir devant la porte et, comme il n'y avait pas de fenêtre à la hutte, on peut dire que nous étions aux arrêts de rigueur. Plus tard, on nous enleva nos chaînes, nous eûmes la permission d'aller dans la cour deux heures par jour, derrière la haie de bambou.

Dès notre arrivée, on nous avait enlevé nos chaussures. J'ai souvent entendu dire que dans les maisons de correction, on enlève leurs bretelles aux prisonniers, mais je crois bien qu'ils ont le droit d'être chaussés.

Le 4 mars était l'anniversaire de mes vingt ans. Mes camarades et moi avions délibéré sur cet événement mondial et nous nous étions demandé si nos gardiens nous accorderaient un petit extra. Ils firent, en effet, de leur mieux pour ce jour de fête. Dès le matin, le sergent se présenta et nous enchaîna de nouveau deux à deux. Quel joyeux anniversaire ! Je dois à la vérité de dire qu'au repas du soir on m'octroya une banane, juste une bouchée par personne.

Au bout de quelque temps, nous restions tout de même le jour sans chaînes, mais le soir on nous les remettait, ce qui était très désagréable. Ils

auraient pu s'épargner cette peine ; cinq minutes exactement après qu'ils eurent fermé la porte, le bricoleur Farelli nous libérait des fers.

Nous étions affamés et humiliés et cependant d'accord pour penser que le sort nous était propice. Notre dernière évasion avait échoué parce que quarante kilomètres nous séparaient de la jungle, maintenant, nous étions au cœur même de cette jungle et nous sentions la liberté beaucoup plus proche.

Mais comment nous enfuir ? Le plan fut discuté à fond pendant trois semaines. Cette fois, nous ne voulions pas échouer.

Notre but était d'atteindre le Laos, l'une des cinq provinces indochinoises. Peut-être les indigènes y étaient-ils mieux disposés et nous aideraient-ils à gagner le Siam. Mais le Laos était à quatre cents kilomètres dans la jungle impraticable peuplée d'animaux sauvages, et nous n'avions pas de carte pour nous orienter. Peu de chance, par conséquent, de nous tirer vivants de l'aventure. Mais notre sort n'était pas plus rassurant si nous restions là. Un petit événement fortuit renforça encore notre résolution de fuir.

Nos gardiens nous amenèrent un jour dans la jungle et nous ordonnèrent d'abattre des bambous et, comme nous n'acceptons pas cet esclavage, on nous y a laissés vingt-quatre heures sans aucune nourriture, par représailles. Nous avons remarqué

que, sur les vingt gardiens, cinq seulement montaient la garde devant notre maison, les autres se trouvaient, soit dans leur propre logis, soit au dehors, occupés ailleurs. Nous avions donné à chacun d'eux des noms : Pierre, Jean, etc., de façon à les individualiser.

Le 8 mars 1946 — date dont toute ma vie je garderai la mémoire — fut le jour J d'une nouvelle évasion qui nous ouvrait les portes de la liberté ou de la mort.

Devant l'entrée, il y avait un petit couloir où se tenait un garde tandis que les quatre autres se trouvaient dans la cuisine ou à l'intérieur de la petite clôture de bambou entourant la maison. Le reste avait gagné la jungle pour abattre des bambous.

Dès le matin, nous nous sommes débarrassés de nos menottes à l'aide d'une épingle. C'est moi qui devais tuer le gardien du couloir dès qu'il ouvrirait la porte pour jeter un coup d'oeil.

Je n'avais pas pour rien, au cours de mon adolescence, vu de nombreux films de gangsters. J'avais fait un sac avec une vieille chaussette et l'avais remplie de cailloux et de sable mouillé. Avec cette arme raffinée, le gardien devait avoir son compte.

Durant dix minutes je guettaï derrière la porte. « Bang ! » fit ma matraque sur la tête de l'âne jaune lorsqu'il voulut ouvrir. Il s'effondra (surtout d'étonnement) en poussant un cri, tandis que les pierres et le sable coulaient sur lui. La chaussette

usée s'était déchirée et le coup n'avait pas été assez violent pour l'étourdir. Dans sa chute, il avait perdu son fusil. Marault s'en empara et donna au bonhomme un violent coup de crosse.

Nous nous sommes élancés dans la cour. Marault a tiré deux coups en l'air, puis nous nous sommes rués vers la hutte des soldats. Il avait plu dans la nuit, Marault perdit l'équilibre et tomba en avant dans la boue. A l'instant où je voulais courir vers lui pour le relever, le sergent indigène apparut, un fusil à la main. Il me vit, épaula et fit feu, mais moi aussi j'avais en même temps glissé et j'étais tombé face contre terre. La balle passa au-dessus de moi sans m'atteindre.

Nos camarades avaient entre temps pénétré dans la hutte des soldats, ils avaient pris quelques fusils et les braquaient contre trois hommes qui arrivaient en courant et se sauvèrent aussi vite lorsque les balles commencèrent à siffler à leurs oreilles.

Tout, jusqu'ici, avait été conforme au programme, nous étions maîtres de la situation. Rapidement, nous nous sommes pourvus d'armes et de munitions dans la hutte des soldats. Nous avons bourré quelques sacs de riz, de sel, d'allumettes et de conserves. Nous étions tous nu-pieds, mais par une chance inouïe, nous avons retrouvé nos vieilles chaussures qui nous avaient été confisquées. Nous avons encore pris le temps de détériorer les fusils

que nous n'emportions pas, prévoyant qu'en revenant à leur hutte et en trouvant leurs armes inutilisables, les soldats seraient obligés d'aller en chercher à la ville la plus proche avant de s'élancer à notre poursuite. Enfin, nous avons mis le feu à la hutte, cela réjouissait nos coeurs de la voir brûler. Et en avant vers la liberté

Nous sommes allés d'abord jusqu'au petit fleuve au bout de la clairière et avons marché le long du bord de l'eau pour ne laisser aucune trace de notre passage. Le fleuve coulait tout droit vers l'ouest, et c'est la direction que nous devons prendre pour atteindre le Laos.

Nos amis jaunes nous avaient naturellement enlevé nos troussees de secours, mais Marault avait réussi à garder une petite boussole qui nous fut d'une aide inestimable.

Après avoir pataugé deux heures dans le fleuve en songeant que si nous n'avions pas le diable à nos troussees, nous y avions des milliers de petits démons, nous avons franchi une hauteur derrière laquelle s'étendait une plaine immense. Quelques indigènes travaillaient dans les champs, mais nous avons réussi à traverser la vallée sans qu'ils nous voient. Cependant, au moment où, après cette marche forcée, nous songions à reposer nos membres endoloris, nous avons aperçu toute une troupe d'indigènes surgissant de la forêt à notre poursuite. Leur vue nous redonna des ailes. Il nous

restait cinq heures avant la tombée de la nuit, il fallait les employer à mettre entre nos chasseurs et nous la plus grande distance possible.

C'est complètement épuisés, tous les six, qu'au crépuscule nous nous sommes jetés à terre dans un fourré de bambous. Nous avons fait l'inventaire des provisions qui devaient durer aussi longtemps que notre long voyage. Quatre cents kilomètres dans la jungle ne sont pas quatre cents kilomètres sur la grand'route. La forêt était si épaisse qu'il était impossible par endroits de s'y frayer un passage, il fallait suivre les pistes dues aux piétinements des bêtes sauvages et elles nous détournaient souvent de notre direction. Dans notre hâte, nous avions oublié d'emporter des couteaux ou des haches pour abattre les arbres. Nous n'avions pour cela que de vieilles baïonnettes qui s'émoussèrent à la longue.

Le terrain, de plus, était loin d'être plat. La chaîne de montagnes s'étendait du nord au sud et comme notre direction était l'ouest, il nous fallait monter et redescendre les crêtes couvertes d'arbres, escalader des pentes en bien des endroits si raides et si boisées que nous mettions plusieurs heures à faire un kilomètre.

Nous n'avions, même avec un rationnement sévère, du riz et des conserves que pour quatorze jours. Nous avons pensé pouvoir ajouter à nos provisions le produit de nos chasses, il y avait des

cerfs, des perdrix, quelques sangliers. A la réflexion, il nous fallut y renoncer, les coups de feu auraient attiré l'attention des bûcherons et des soldats qui, sûrement, nous poursuivaient.

Malheureusement, dans notre fuite précipitée à travers la vallée, nous avons perdu un sac contenant deux bouteilles d'eau et tout notre sel. Pour l'eau, il n'y avait pas grande importance, nous pouvions espérer rencontrer des ruisseaux, mais la perte du sel était catastrophique, le manque de sel dans l'alimentation provoquant, dans les climats tropicaux, des crampes redoutables dans les membres. Ce sel devait nous manquer sérieusement au cours des semaines suivantes. Combien de fois nous sommes-nous réveillés la nuit, torturés par des crampes qui donnaient la sensation de tisons enflammés lorsque nous avions, en dormant, placé nos jambes dans une certaine position !

Le lendemain, au réveil, nous étions un peu reposés et nous avons commencé la seconde étape de notre voyage. Nous étions tous les six de très bonne humeur. Nous savions bien que nous ne partions pas pour un pique-nique dominical, mais nous étions libres, libres après des mois d'une captivité intolérable et humiliante. Combien de temps pourrions-nous conserver cette liberté ?

Nous entendions au loin les tambours appelant les indigènes à la prière, mais par moments les coups de tambour étaient rapides et furieux, nous

savions, par expérience, que c'était là le signal d'alarme les avertissant que des blancs étaient en fuite.

Toute la journée nous avons suivi des pistes tracées par les bêtes sauvages. Du haut des arbres, les singes étonnés nous regardaient ; ils nous suivaient parfois un long moment, piaillant très fort, comme transportés par la curiosité. Ils discutaient visiblement sur ce que pouvaient bien être ces bêtes étranges qui venaient ainsi troubler leur paix.

Une quantité de fleurs sauvages répandaient un parfum doux et grisant. Des orchidées de mille couleurs s'épanouissaient dans les lianes. La moindre branche de ces fleurs splendides aurait coûté une fortune chez un fleuriste de la Cinquième Avenue à New-York. Ici, elles poussaient comme de la mauvaise herbe. Comme la situation peut modifier les valeurs !

Nous passâmes la nuit dans une petite vallée ; mais un son de tambour nous indiquant qu'il y avait des habitants dans le voisinage, nous décidâmes de repartir avant l'aube. Durant notre sommeil l'un de nous veillait et montait la garde. Malheureusement, le veilleur s'endormit et le soleil était déjà très haut lorsque nous nous sommes réveillés. Nous voilà repartis à toute allure sans prendre le temps de préparer un petit déjeuner. Nous marchions depuis un moment et nous venions de traverser un grand fleuve, lorsqu'en remontant

sur la berge, nous avons aperçu une hutte de bambou. Nous avions le vain espoir qu'elle n'était pas habitée ou que nous pourrions passer sans être vus. Las ! un homme et un enfant nous avaient déjà aperçus et couraient à perdre haleine. Tandis que, très inquiets, nous tendions l'oreille, un tambour furieux donnait l'alarme.

Heureusement, la jungle à cet endroit étant très épaisse, nous avons pu semer nos poursuivants.

Par la suite, à mesure que nous avançons, nous prenions un peu de bon temps et nous nous accordions de-ci de-là un petit repos indispensable. Il y avait avantage, certes, à ce que la jungle soit si épaisse, mais quel travail que de se frayer un chemin rien qu'avec nos baïonnettes. Ce n'est pas à ce genre de corps à corps que j'avais pensé quand, à Ceylan, j'apprenais le maniement de cette arme. Je ne crois pas que l'on puisse rencontrer d'ennemi plus dur ni plus implacable que cette jungle qui s'élevait devant nous comme un mur et dont les ronces nous déchiraient. Nous devions faire un effet pitoyable avec nos habits en lambeaux, nos figures en sang et nos barbes.

Le soir, nous rencontrâmes une magnifique cachette où nous avons osé faire un feu qui nous a réchauffés délicieusement et nous a permis de faire cuire une grande portion de riz, d'abord pour le cas où dans les jours suivants, il serait imprudent d'allumer du feu, mais aussi pour économiser nos

allumettes. C'était le premier repas chaud que nous prenions depuis notre fuite et nous nous sentions envahis d'un immense bien être, couchés auprès de ce feu. Nous avions oublié nos soucis et les dangers du lendemain. Je m'endormis d'un sommeil paisible et confiant comme si, au réveil, en m'apportant café et pain frais, quelqu'un m'avertirait que le taxi était à la porte pour me conduire à mon bureau.

Je m'étais si bien bercé de cette illusion que, réveillé au milieu de la nuit par un formidable grognement, je crus que c'était le klaxon de l'auto. Mais comme le bruit se reproduisait et que j'étais mieux éveillé, je me rendis compte qu'il s'agissait d'un tigre en chasse. Je saisis mon fusil et restai longtemps éveillé, mais l'animal ne se montra pas. Le lendemain, nous avons trouvé à cent pas de là les restes d'une bête déchirée par les griffes acérées du tigre.

XII

Au matin, le temps était merveilleux. Le soleil perçait à travers l'épaisse verdure, les oiseaux chantaient gaiement au-dessus de nos têtes, et les voix de toutes espèces d'animaux résonnaient autour de nous. Par moments, nous voulions croire que nous étions en route pour une pittoresque excursion, mais ce sentiment s'effaçait vite lorsque la forêt devenait plus épaisse et que les épines déchiraient nos pauvres corps. Le plus grave était que nous avancions fort lentement ; dans les trois jours suivants nous n'avons couvert qu'une très petite étape. Et puis notre « forme » était de moins en moins bonne, ce qui n'avait rien d'étonnant avec les changements de température que nous subissions. Dans les vallées, il faisait une chaleur étouffante, sur les sommets nous étions quelquefois bleus de froid, nous grelottions si fort que nous ne pouvions arriver à dormir roulés dans nos couvertures et nos légers vêtements.

Au troisième jour, nous décidâmes de faire halte jusqu'au soir et de soigner nos visages et nos mains

blessés. Nos chaussures étaient en état lamentable, il nous fallut attacher les semelles — ce qui en restait — avec de la ficelle.

En descendant près du fleuve pour panser mes blessures, j'aperçus quelques poissons. Je pensai qu'un ou deux gros saumons seraient une agréable variation à notre menu. J'envoyai un souvenir nostalgique au matériel de pêche de mon oncle Axel, acheté dans le plus élégant magasin du monde, à Haymarket, à Londres. Il fallait bien essayer de m'en passer, mais comment ?

Tout d'un coup, je me rappelai que l'on attrapait parfois des poissons en jetant des grenades dans l'eau. J'avais assisté à ce genre de pêche à Ceylan. Je retournai en courant et saisis les quatre grenades que nous avions avec nous. Mes camarades se levèrent d'un bond, croyant à une attaque indigène. Rassurés, ils descendirent avec moi vers le fleuve. Je lançai la première grenade, follement anxieux, espérant entendre une explosion, voir une colonne d'eau s'élever et un banc de poissons morts flotter sur l'eau.

Rien du tout, on n'entendit rien, même pas le saut d'un crapaud mouillé. Même résultat avec la deuxième, la troisième et la quatrième. Les quatre grenades ne valaient rien. Heureux tout de même que nous ayons fait cette découverte au cours d'une pêche plutôt que dans un combat corps à corps.

Je retournai à notre campement et saisis mon

fusil. J'avais l'intention de tirer sur un saumon au moment où il ferait son bond au-dessus de l'eau. Mais comme je courais, mes yeux rencontrèrent ceux d'un grand singe assis dans un arbre. Je visai, tirai et la bête s'effondra avec fracas, comme un maçon qui tomberait d'un échafaudage.'

Mes camarades arrivés en courant admiraient le singe — c'était un énorme gaillard — et me seraient les mains avec effusion. Nous avions de la viande pour plusieurs jours, et celle du singe est particulièrement savoureuse, un peu plus sucrée et plus dure que celle du cheval à laquelle elle ressemble. Il aurait bien fallu la laisser « attendre » pendant quelques jours, mais nous en avons trop envie. Elle fit un vrai repas de fête et nous avons emporté le reste pour le lendemain.

Avant de repartir, nous avons pris un bain dans le fleuve. En nageant, je voulus saisir une verdure qui flottait. Je m'aperçus juste à temps que c'était un serpent, l'un des plus venimeux. Je retirai ma main avant qu'il ne morde et je nageai vers la rive en un temps record.

Dans la nuit, il se mit à pleuvoir, une pluie tropicale, dense et violente. Après avoir erré quelque temps dans l'obscurité, nous avons trouvé une grotte qui nous protégea de cette inondation. Mais pendant des heures, nous étions là, assis, grelottants de froid, pensant que la nuit ne finirait

jamais. Enfin, un pâle trait de lumière parut au-dessus des arbres.

Notre arrêt forcé nous permit de faire à nouveau l'inventaire de nos ressources alimentaires. Le riz se faisait rare, mais le plus grave c'est que nos allumettes avaient été mouillées. Nous pensions les sécher au soleil lorsqu'il reparaitrait, mais une faible partie seulement put être ainsi récupérée.

La pluie était utile en ce sens qu'elle effaçait nos traces, mais elle amenait une plaie supplémentaire : les sangsues. Elles nous avaient toujours gênés, mais il semblait que la pluie les avait multipliées. Elles s'avançaient par centaines et se collaient sur notre peau. Fines comme une épingle, elles devenaient de la grosseur d'un doigt d'homme quand elles avaient sucé notre sang. Elles avaient beau jeu, surtout durant notre sommeil ; nous en avons des multitudes sur nous au réveil, mais elles nous attaquaient même pendant que nous marchions ; elles se laissaient tomber sur nous du haut des branches ou pénétraient dans nos chaussures. La meilleure façon de leur faire lâcher prise était de les toucher d'une cigarette allumée. Malheureusement, nous ne pouvions nous permettre d'utiliser nos allumettes pour cet usage et nous n'avions pas de cigarettes. Si on arrachait les sangsues, la tête restait sous la peau et formait des plaies qui saignaient durant des jours et des jours, et comme nous n'avions aucun désinfectant, ces plaies s'envenimaient. J'ai encore

aujourd'hui sur les jambes les marques de ces vilaines bêtes.

La pluie ayant cessé, nous avons repris notre route et fait halte le soir auprès d'un marais. L'état de nos chaussures était de plus en plus déplorable. Un seul d'entre nous avait encore aux pieds quelque chose qui ressemblait à des souliers. Je venais en second, avec des semelles attachées aux pieds par des bandelettes taillées dans ma chemise. Les autres n'avaient rien, ils étaient nu pieds.

Subitement, un bruit bizarre vint à nos oreilles, cela ressemblait au son d'une trompette et devenait de plus en plus ample. Martin et moi sommes partis nous rendre compte de ce que ce pouvait être. D'une hauteur où nous étions grimpés nous avons eu un très curieux spectacle. Une clairière s'étendait en bas devant nous avec d'un côté le marais, les trois autres entourés de buissons de bambous. Au milieu de la clairière, était rassemblée une troupe d'éléphants de toutes tailles. Ils se tenaient tous absolument tranquilles et je craignais qu'ils ne nous aient entendus. Ils s'occupaient bien de nous ! Toute leur attention était concentrée sur un gigantesque éléphant à défenses immenses. Deux éléphants un peu plus petits se tenaient debout contre lui des deux côtés et le soutenaient comme on soutient un homme ivre. Derrière lui, un troisième éléphant le poussait lentement en avant, en appuyant sa tête contre lui.

L'étrange cortège se dirigeait vers le marais. Arrivés à son bord, les deux éléphants qui soutenaient l'énorme bête se retirèrent, tandis que celui qui se tenait à l'arrière continuait de pousser. Il était facile de comprendre que l'ancêtre éléphant, usé par la vieillesse ou la maladie, était conduit à la mort par ses camarades et sa famille.

Lentement, il commença à disparaître dans la vase sans fond, comme un grand navire de guerre qui sombre après avoir reçu le coup fatal. Il ne faisait pas le plus petit mouvement pour se maintenir à la surface. La troupe, durant ce temps, immobile comme des statues de pierre, regardait le grand corps gris s'abîmer, de même que le cortège d'un enterrement assiste à la descente du cercueil.

A la seconde où le corps eut entièrement disparu, toute la troupe poussa un grand son de trompe semblable à une fanfare funèbre. Puis toute la compagnie fit volte-face et quitta la clairière sans que nul ne se soit inquiété de nous.

Nous avons assisté, muets d'étonnement, à ce spectacle digne de la plume de Kipling. Quand tous les éléphants eurent disparu, nous descendîmes dans la clairière. Des os et d'immenses défenses gisaient sur le sol, à demi enfouis dans la vase. Nous étions tentés d'emporter quelques morceaux d'ivoire, mais c'était impossible, ils nous auraient trop chargés dans notre dure course à travers la forêt.

J'avais souvent entendu parler ou lu des récits décrivant des cimetières d'éléphants, mais je n'ai jamais vu personne ayant assisté à l'enterrement d'un éléphant vivant.

J'ai encore mal au coeur en pensant à l'énorme quantité d'ivoire que j'ai dû laisser là et qui aurait fait de moi un homme riche. Je pensais à Aladin, enfermé dans une grotte souterraine avec son sac plein de pierres précieuses. Seulement, moi, je n'avais pas d'anneau magique pour me transporter hors de la jungle sur de grandes ailes. J'étais contraint de laisser là le trésor. Du reste, à ce moment-là, j'aurais échangé tout l'ivoire du monde pour un repas chaud.

Nous sommes repartis le lendemain, mais nous étions chaque jour plus faibles, chaque jour la distance parcourue devenait moindre. Nous n'avions plus que fort peu de riz et comme nos allumettes étaient presque épuisées nous n'osions les utiliser pour le faire cuire, nous le mangions ramolli dans l'eau froide, c'est-à-dire de l'eau sale du fleuve, assez peu appétissante et sans doute malsaine.

Nous avions presque tous la malaria, en tout cas, tous nous avions des fièvres violentes qui brûlaient nos membres épuisés et nous n'avions plus de quinine. Lorsque nous nous réveillions, le matin, il nous semblait impossible de nous lever, de faire un pas, mais l'instinct de conservation nous remettait debout encore une fois, encore un jour.

Et après ? Si nous avions seulement été sûrs d'être dans le droit chemin Notre situation était encore plus pénible par le fait que nous n'étions jamais d'accord sur la direction à prendre. Nous discutons là-dessus durant des heures.

Un soir, nous étions assis sous un bananier et examinions notre triste situation. L'arbre ne portait malheureusement que des bananes sauvages, impropres à la consommation.

Un tambour, très rapproché, nous indiquait qu'il y avait un village aux environs. Nous avions faim, nous étions épuisés, nous avons été d'accord pour courir le risque d'aller dans ce village demander à manger. Advienne que pourra !

Le lendemain, nous sommes partis dans la direction du tambour, très vite nous sommes arrivés à un sentier tracé au couteau à travers les arbres ; sur le sol, on distinguait des empreintes de pieds nus. Devant un étang, se tenait un pêcheur relevant ses filets, nous lui avons fait des signes, mais il s'est enfui aussi vite que ses jambes pouvaient le porter. Un peu plus loin, il y avait des huttes basses, j'entrerais avec Marault dans l'une d'elles, où une vieille femme faisait cuire quelque verdure. Nous lui avons demandé un peu de sel, mais elle a secoué la tête et au même instant une petite fille s'élança au dehors et disparut. Renonçant à convaincre la vieille, nous avons repris notre marche, un quart d'heure après, nous étions dans le village : quelques

centaines de huttes sur pilotis de bambou avec, au centre, le temple, une assez grande bâtisse en terre. Entre les huttes couraient des poules et des cochons qui nous mettaient l'eau à la bouche. On ne peut se rendre compte de ce que peut être pour six hommes affamés la vue d'une nourriture vivante.

Les bêtes semblaient les seuls êtres vivants, le village était désert comme si la peste l'avait visité. Au bout d'un moment, pourtant, quelques soldats apparurent, ils avaient dû d'abord se cacher derrière les huttes et il n'y avait aucun doute sur leurs intentions car ils braquaient leurs fusils sur nous.

Nous nous étions jetés dans la gueule du loup. Peut-être ces soldats étaient-ils à notre poursuite depuis le début de notre évasion, et le tambour des indigènes avait-il constamment guidé leur marche. La jungle a aussi son télégraphe.

Le chef de la petite troupe se précipita sur moi, et je voyais bien à son visage que ce n'était pas pour me donner le baiser de bienvenue. Si j'avais conservé là-dessus le moindre doute, je l'aurais perdu. Il braquait son fusil sur moi et m'ordonnait de jeter le mien. Je lui répondis en criant que je le ferais si lui jetait le sien. Il sourit haineusement et continua d'avancer sur moi.

J'avais remarqué que juste derrière moi un petit sentier menait vers la jungle. Je marchai à reculons vers ce sentier tandis qu'il continuait à suivre, le

fusil toujours braqué. Je m'attendais à chaque instant à ce qu'il tire. Tout à coup Farelli, souple comme une panthère, sauta sur lui et fit tomber son fusil. Il jura et jeta un ordre à ses soldats restés en arrière, mais eux n'osaient tirer de peur de le blesser.

Profitant de la situation, nous nous sommes précipités vers le sentier, tandis que le chef continuait de crier comme un chien aboie au passage d'une auto. Les soldats arrivaient au pas de course, je voulus tirer, mais mon fusil s'enraya : la cartouche était mouillée.

Je m'élançai vers mes camarades. Nous avions heureusement une avance assez grande pour que les balles et les grenades ne nous atteignent pas. A mesure que nous courions, les coups de feu devenaient de plus en plus lointains. Nous n'avons osé nous arrêter qu'à la tombée du jour, sous un épais sous-bois, et nous sommes tombés à terre haletants, cherchant notre respiration. Nous n'étions cependant pas débarrassés de ceux qui nous donnaient la chasse. Au bout de dix minutes, ils étaient là : ils s'arrêtèrent et tinrent conseil à cinq pas du buisson sous lequel nous étions couchés. Il faisait sombre, heureusement, peut-être assez pour qu'ils ne voient pas nos traces. Après avoir délibéré quelques minutes, ils continuèrent plus loin.

Avant le jour nous-mêmes étions repartis. Au sommet d'une montagne couverte de forêts nous

avons fait halte pour prendre un repos plus que nécessaire. Roulés dans nos couvertures, nous ne pouvions nous endormir, tellement nos nerfs étaient à vif. Pour comble, une violente averse de nuit se mit à tomber et nos couvertures furent trempées en un instant.

XIII

Le lendemain matin, nous dégringolions l'autre versant de la montagne sans oser prendre le sentier qui s'ouvrait devant nous, de peur d'être encore poursuivis. Toujours, nous allions vers l'ouest, marchant durant des heures jusqu'à un autre sommet. Nous supposions être assez loin de ceux qui nous poursuivaient pour nous offrir le luxe d'allumer un feu. C'était bien nécessaire, la pluie n'avait pas cessé de la journée et nous grelottions de froid. J'avais heureusement quelques morceaux de bois sec dans mon sac et encore quelques rares et précieuses allumettes. Malgré le feu, je tremblais de froid, ayant un violent accès de fièvre. Je me disais qu'il était incroyable que nous ayons tous « tenu » au milieu de tant d'épreuves. Notre entraînement à Ceylan nous avait certainement été utile, mais aussi le fait que tous les matins, durant notre captivité, nous avions pratiqué la gymnastique I. P. Müller. Martin seul avait refusé de prendre part à nos exercices et il voyait maintenant le résultat de son

erreur. Il était toujours le premier fatigué et le plus difficile à secouer quand il fallait se mettre en route le matin. Près du feu, avant de nous coucher, nous avons mangé un vrai festin : du riz cuit et du boeuf en conserve, qui nous parut d'autant plus délectable que c'était notre dernière boîte.

Le lendemain matin, nous étions levés de bonne heure. Nous sommes arrivés, après plusieurs heures de marche, sur un grand chemin conduisant, d'après nos prévisions, à Napé, à une trentaine de kilomètres, mais il nous fallait à tout prix éviter cette ville, que nous savions occupée par les Vietnamiens.

Marault suggéra de suivre la route un moment, puis de nous cacher dans la jungle jusqu'à la nuit. C'était une très mauvaise idée, car nous sommes tombés sur des bûcherons indigènes qui coupaient un arbre au bord de la route. Ils furent très étonnés en nous apercevant et ricanèrent méchamment à la vue de ces six vagabonds blancs en haillons. A première vue, cet incident sembla sans importance, mais il s'avéra décisif puisqu'il nous fit repérer par nos chiens de chasse.

Au bout de quelques kilomètres, nous avons fait halte dans la jungle pour nous reposer. Marault montait la garde sur un rocher, à cinquante mètres. Une heure s'était passée paisiblement quand, subitement, un coup de feu claqua. Marault avait-il par mégarde fait partir son fusil ? Il arrivait en courant

et en criant, pour nous avertir, et le bruit des fusils et des grenades à main s'accroissait. Nous étions repérés. Un fleuve coulait près de notre campement. Marault criait qu'il fallait y descendre. Marec et Martin s'élancèrent et moi derrière eux. Comme je me retournais, je vis Marault et Farelli occupés à fourrer leurs couvertures dans leur sac, cependant que les coups de feu se rapprochaient de plus en plus. Ce fut ma dernière vision de mes deux camarades avec lesquels, durant huit mois, j'avais partagé le meilleur et le pire. Ont-ils été faits prisonniers, sont-ils morts sous les balles des assassins jaunes ?

Nous n'avions pas le temps de nous attarder. Les balles sifflaient, les jaunes criaient et hurlaient, j'étais glacé jusqu'à la moelle des os. Larat était resté derrière nous, son sac le gênait, il le jeta et nous rejoignit à l'instant où nous entrions dans l'eau. Quelque chose de lourd tomba à côté de moi, je crus d'abord que c'était une pierre, mais en réalité c'était une grenade. Fort heureusement, elle disparut sous l'eau sans éclater.

Comment tous les quatre, sans être blessés, avons-nous pris pied sur la rive opposée et avons-nous pu disparaître dans la jungle protectrice ? C'est encore aujourd'hui pour moi un étonnement. Nous avons couru jusqu'à ne plus pouvoir faire un pas de plus, il faisait déjà si sombre que nous espérions être dans une relative sécurité.

Malgré notre fatigue, nous n'avons pu dormir cette nuit-là. Nous avions terriblement froid et nous pensions avec chagrin à nos camarades perdus.

Nous avions tort, cependant, de croire que nous avions échappé à la poursuite des soldats. Le surlendemain, nous venions d'atteindre une rizière et je me penchais pour laver mon visage et mes mains quand j'entendis subitement un hurlement inarticulé, les balles se mirent à pleuvoir autour de nous. Marec voulait immédiatement traverser à la nage, mais nous lui avons crié qu'il valait mieux courir d'abord un peu le long de la rivière. Je m'élançai en avant mais en me retournant je le vis déjà au milieu de l'eau. Je lui criai encore une fois de nous rejoindre, mais il secoua la tête et continua à nager vers l'autre rive. Un nouveau coup de feu claqua, il disparut sous l'eau. Peut-être avait-il seulement plongé et allait-il réapparaître ? Malgré le danger d'être surpris, nous avons guetté toute la nuit suivante : nous ne devons jamais le revoir, il avait évidemment subi le même sort que Marault et Farelli. Notre petite troupe se trouvait réduite à trois hommes.

Avant de partir, le lendemain, nous avons mangé une poignée de riz froid, une bien petite poignée et pourtant elle épuisait presque toutes nos réserves. Nous n'avions plus rien, il ne restait pour ainsi dire plus d'allumettes.

D'autre part, nous n'avions plus de boussole,

puisque c'était Marault qui la portait. L'avenir n'était pas rose.

A partir de ce moment, nous nous dirigeons, comme les marins de l'Antiquité, le jour d'après le soleil et la nuit d'après les étoiles. Notre avance était de plus en plus pénible, nous étions maintenant nu-pieds et la forêt était terriblement épaisse. Il était même difficile de suivre les pistes tracées par les animaux tant les branches retombaient bas et que de nombreux arbres étaient tombés en travers.

Dans l'après-midi, au cours d'une halte, je montai sur une hauteur. J'avoue que les larmes coulaient sur mon visage. Comment se terminerait cette expédition ? Que nous soyons encore vivants était un miracle si l'on songe que nos poursuivants avaient constamment été plus ou moins au courant de nos faits et gestes. Et nous avions bien de la chance que les Annamites soient de si piètres tireurs.

Tandis que je ruminais ces tristes pensées, j'entendis un bruit de moteur et je m'aperçus que de la hauteur où je me trouvais on distinguait un bout de la route qui va de Vinh à Napé. Un camion chargé de soldats passait. Je baissai instinctivement la tête, le camion passa.

Il nous fallait nous enfoncer dans la jungle pour éviter ce voisinage dangereux et nous éloigner de Napé tout en essayant de gagner le Siam.

Les jours suivants furent les plus terribles que

nous ayons vécus. Nos pieds étaient ensanglantés, nous n'avions plus de provisions, nos vêtements étaient d'infâmes haillons, la fièvre battait nos tempes et lorsque nous nous couchions pour essayer de nous reposer, les crampes, causées par le manque de sel, nous torturaient.

Ma mère elle-même ne m'aurait sans doute pas reconnu, j'étais un squelette vivant. Quoi qu'on ne puisse pas dire qu'avant de nous enfuir nous ayons été suralimentés, je devais constater par la suite qu'au cours de notre expédition j'avais dû perdre vingt kilos.

Dans les jours suivants, nous avons mangé des poissons crus que nous pêchions dans les ruisseaux avec une ficelle à laquelle nous accrochions une épingle tordue amorcée avec des sangsues gorgées de notre sang. C'était une vengeance que nous prenions sur ces sales bêtes : puisqu'elles s'étaient nourries de notre sang il était bien naturel que nous nous en servions ensuite pour nous alimenter. Je n'affirme pas que le poisson cru soit un mets de choix, nous avons bien du mal à l'avalier, mais • c'était mieux que rien.

La fièvre qui battait dans nos veines nous donnait, en plein jour, des hallucinations. Comme les pèlerins dans le désert, nous voyions des montagnes, des maisons, des bananeraies, des vignobles, mirages aussi illusoires que prometteurs.

Nous avons marché durant deux jours encore.

Martin était dans un état de plus en plus pitoyable. Nous devons le supplier et le menacer pour le faire marcher. A chaque instant, il se jetait à terre en déclarant qu'il n'irait pas plus loin. Il était maintenant physiquement et moralement à bout. Un matin, il refusa catégoriquement de se lever et de nous suivre, à moins que nous ne consentions à gagner Napé et à nous constituer prisonniers.

Pierre Larat et moi, nous aimions mieux mourir que de nous rendre, nous avions l'espoir et l'impression d'être près du but.

Martin proposa alors que nous l'abandonnions et que nous envoyions une expédition le chercher dès que nous aurions opéré notre jonction avec des Français ou des indigènes bien intentionnés.

Il comptait que nous pourrions atteindre ce but en deux jours si à ce moment il n'avait pas eu de nos nouvelles, il se rendrait à quelque Annamite de la région.

Notre adieu fut plein d'émotion. Il avait été un si bon camarade et nous avions le pressentiment de ne jamais le revoir — ce qui devait, hélas ! être la réalité. L'expédition envoyée à sa recherche devait trouver, à l'endroit où nous nous étions quittés, sa ceinture de cuir et les restes de son uniforme. Des empreintes profondes de griffes de tigre révélaient quelle avait dû être la fin de Martin.

XIV

On pourrait croire que nous allions avancer plus vite maintenant que nous n'avions plus à attendre constamment Martin. Il n'en fut rien. Il semblait qu'un lien invisible nous attachait à lui et que chaque pas qu'il nous fallait faire représentait un combat intérieur. Si nos pieds nous portaient encore, c'est que nous nous accrochions au frêle espoir d'être près du but et de l'atteindre avant de mourir. Il ne fallait pas cependant que ça dure trop longtemps. Nos pieds saignaient, ils étaient couverts d'ampoules, à chaque pas, il nous semblait recevoir un coup de couteau, notre moral était très bas, nous avions la langue enflée et noire, le ventre, au contraire, plat comme un ballon dégonflé.

Vers six heures du soir, nous nous sommes jetés sous une touffe de verdure, persuadés de ne plus jamais pouvoir nous relever. Subitement, nous avons entendu un bruit de moteur, nous étions donc de nouveau — et sans nous en être rendu compte — près de la route dangereuse.

J'étais épuisé, mais ne pouvais trouver de repos. Quelques jours auparavant une épine sans doute empoisonnée m'avait égratigné un doigt, celui-ci s'était infecté et me brûlait comme du feu.

Il n'y avait pas trois semaines que nous nous étions évadés et il me semblait qu'il y avait des années. Vingt ans ? Quelle blague ! J'en avais au moins quatre-vingts, et si quelqu'un m'avait dit qu'il m'avait vu il y a un an descendant Piccadilly, je l'aurais traité de menteur.

J'ai dû tout de même m'endormir, puisque le lendemain matin c'est un perroquet qui m'a réveillé en « s'oubliant » sur ma tête. « Si seulement c'était signe de bonheur », pensai-je, et je me mis à calculer à quelle date nous étions, pour voir plus tard si vraiment ce jour-là nous avions eu quelque chance. On était le 28 mars.

Comme le café du matin était inexistant et que la toilette ne nous prenait pas de temps, nous fûmes vite en route et une heure après nous arrivions à un grand fleuve qui, cette fois, coulait de l'ouest vers l'est : ce qui prouvait que nous avions réussi à traverser la chaîne de montagnes qui sépare l'Annam du Laos.

Cette découverte éclairait notre horizon. Nous avions, bien sûr, à éviter le vilain guépier qu'était Napé, mais à l'est de Napé était le salut.

Après quelques heures de marche, nous avons aperçu un pêcheur qui, à notre vue, disparut à tra-

vers les arbres. Il avait été assez aimable pour abandonner sa pêche — quatre poissons assez gros — que nous avons mangés crus puisqu'il n'avait pas été assez prévoyant pour laisser aussi les allumettes, le sel et la sauce au beurre. Nos pauvres estomacs vides et sensibles se révoltèrent un peu... mais il fallait bien que ça descende quand même. Nous avons trouvé un sentier et l'avons suivi jusqu'au soir, où nous avons atteint une hauteur. Et voilà tout d'un coup Napé à nos pieds, petite ville entourée de rizières et, tout autour des rizières, la jungle. La nuit tomba très vite, une nuit sombre, sans lune. Il était impossible de se glisser dans la jungle sans être mis en pièces par les épines. Nous avons décidé de suivre le sentier à travers les rizières, peut-être pourrions-nous ainsi contourner la ville. Mais au bout de très peu de temps, nous étions tout à coup au centre même de la ville. Une lumière brillait dans une caserne où riaient et causaient des soldats. Dans une guérite, près de la porte, il n'y avait pas de garde. Un chien, heureusement attaché, nous avait sentis et aboyait furieusement.

Sans bruit, comme des voleurs, nous avons traversé la ville sans reconstruire âme qui vive et à toute allure nous avons regagné les champs de l'autre côté.

La lune s'était levée mais dans notre innocence nous nous réjouissions d'avoir franchi la zone dangereuse quand tout à coup retentit un vigoureux

« Di mo ». Nous savions assez la langue du pays pour savoir que ça voulait dire « halte ». Une rangée de silhouettes surgit. Sans en tenir compte, nous nous élançâmes vers la jungle. Les épines nous déchiraient, les feuilles que nous frôlions faisaient un bruit terrible, un coup de feu claqua, suivi par l'explosion d'une grenade.

Après, je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai dû m'évanouir de fatigue, car je suis revenu à moi couché sur le parquet d'une petite bâtisse : l'hôtel de ville. En m'asseyant, je vis que Larat était couché à côté de moi. Il était clair que tout était fini.

Peu après la porte s'ouvrit, trois officiers entrèrent : un colonel, un commandant, un capitaine. Il ne faudrait pas croire que ces trois types portaient des uniformes rutilants. Ils marchaient nu-pieds, étaient en bras de chemise et pantalons demi-longs, on ne distinguait leur rang militaire qu'à leurs bonnets.

Ils sourirent amicalement et cela, déjà, nous fit du bien. Il y avait des mois que nous n'avions vu un visage souriant. Nous n'étions cependant pas rassurés, nous en avions trop vu de ces hommes aimables qui nous affirmaient que nous n'étions pas des prisonniers, mais des hôtes, et il s'était toujours révélé que tout cela n'était que mensonge.

L'officier demanda d'abord : « Où est le troisième ? » Il savait certainement qu'à l'origine nous

étions six et puisqu'il ne nous interrogeait que sur Martin, c'est donc qu'il savait ce qu'étaient devenus nos trois autres camarades.

Le colonel était Annamite et appartenait au Viet-Nam, tandis que le commandant et le capitaine étaient du Laos, moins hostile à la France, mais occupé par le Viet-Nam qui surveillait la frontière du Siam. On nous conduisit à une tour que nous avions vue la veille. Le colonel me prit sous le bras pour m'aider, j'étais si faible que je pouvais à peine marcher. Le colonel nous annonça que des pourparlers de paix étaient engagés entre la France et le Viet-Nam ; c'était heureux pour nous, dit-il, sans quoi nous aurions été immanquablement fusillés. Nos vies dépendaient maintenant du résultat de ces pourparlers.

Dans une chambre, deux portes étaient posées sur quelques briques. Je demandai quel était cet étrange arrangement, on me dit que c'étaient nos lits...

Le colonel nous demanda quand nous avions pris notre dernier repas chaud. Lorsqu'il apprit qu'il y avait huit jours, il joignit les mains d'horreur et donna un ordre au capitaine. Il nous offrit des cigarettes et se montra dans de si bonnes dispositions que nous avons osé lui demander s'il pourrait envoyer une expédition à la recherche de notre camarade dans la jungle. On décida que nous partirions le lendemain matin.

Tandis que nous causions, on nous apporta du café, du riz grillé à la poêle et de la viande. Tout cela nous parut exquis, mais nos estomacs étaient si déshabitués de la nourriture que nous n'en pouvions manger que très peu.

Quand le commandant vit l'état de mon pantalon, il voulut m'offrir le sien, mais je l'en dissuadai, tout en le remerciant. Il nous promit de nous faire transporter le plus rapidement possible à l'hôpital de Hatinh. Puis, tous trois nous souhaitèrent le bonsoir et se retirèrent. Après tout ce que nous avions souffert, leur amabilité nous alla au coeur.

Le lendemain matin, un officier nous apporta un journal où figurait la nouvelle officielle des pourparlers entre la France et le Viet-Nam. On nous servit du café et du pain de maïs, dont nous ne pouvions manger que très peu à la fois, étant littéralement épuisés. Notre ami le commandant nous apporta à chacun un pantalon et une petite veste, ce qui nous ragaillardit un peu. Les ayant enfilés, il nous semblait être vêtus de neuf chez le meilleur tailleur de Sackville Row.

Il y avait une heure que j'étais levé, quand je fus pris de nouveau d'un formidable accès de fièvre. Un jeune garçon courut chercher un infirmier qui me fit prendre cinq pilules de quinine et m'enveloppa de couvertures pour que je transpire abondamment. Cet accès de fièvre arrivait fort mal à

propos : il m'empêchait de prendre part avec Larat à l'expédition qui partait pour retrouver Martin.

On prêta à Larat une paire de chaussures, on le hissa sur un poney si petit que les pieds du cavalier touchaient terre. J'étais trop malade pour sortir et jouir du spectacle, mais il me reconta lui-même que cela avait été plutôt une promenade à pied qu'à cheval.

Je restai couché, transpirant abondamment ; petit à petit la fièvre tomba et je m'endormis.

Quand je m'éveillai, l'expédition était de retour et j'appris le triste résultat dont j'ai déjà parlé. Larat rapportait la ceinture de cuir, seul témoignage de la mort tragique de notre cher camarade.

On nous apporta à manger, puis on nous envoya un coiffeur pour couper nos barbes de plusieurs semaines. Je m'évanouis au cours de l'opération et le coiffeur m'étendit sur mon lit pour continuer son travail. Comme j'ai toujours trouvé très fastidieuse la corvée du rasage, j'ai trouvé son idée excellente et je la transmets à mon coiffeur de Paris.

Le colonel vint faire avec nous un tour d'horizon et nous offrir des cigarettes. Je n'en acceptai même pas, moi qui, deux jours auparavant, aurait vendu mon âme pour une cigarette.

J'eus du mal à m'endormir ce soir-là, malgré la fatigue que m'avait laissée la fièvre. J'étais boule-

versé d'apprendre que Martin — ce garçon, si gai, si insouciant — était mort. Mais les autres ? Y avait-il quelque espoir qu'ils soient vivants ? Très peu, sans doute. S'ils avaient été prisonniers, le colonel, si bienveillant, nous l'aurait dit. Quand nous insistions sur cette question, il s'enfermait dans un mutisme plus éloquent que des mots. Il ne nous dit cependant pas qu'ils étaient morts et je voulais, malgré tout, espérer.

Nos propres perspectives n'étaient, du reste, pas fameuses. Nous étions pour l'instant infiniment mieux que dans la jungle, mais nous étions de nouveau dans les griffes du Viet-Nam. Le colonel était charmant, mais ce n'est pas lui qui décidait de notre sort. Si nous nous étions imaginé être libres, un coup d'oeil vers la garde en faction devant la porte nous aurait aussitôt détrompés. Hélas ! nous étions coupés du monde autant que lorsque nous luttions de toutes nos forces dans la jungle pour atteindre la liberté. Nous étions des otages et on nous le ferait sentir si les pourparlers n'aboutissaient pas favorablement.

Je finis par m'endormir, mais fus réveillé par une violente douleur au doigt. Il était enflé jusqu'à être le double de sa grosseur normale. Les douleurs étaient si insupportables que je me levai, saisis une lame de rasoir et ouvris une longue fente dans mon doigt. Le pus jaillit, plein de petits vers.

Le lendemain matin, j'envoyai chercher l'infir-

mier. Il vint avec deux paires de ciseaux et des pinces, ouvrit mon doigt tout du long et se mit à pêcher les vers avec les pinces, un par un. Comme il n'avait pas insensibilisé mon doigt, l'opération fut fort douloureuse. Il plongea ensuite mon doigt dans l'alcool, ce dont les vers furent si mécontents qu'ils s'enfoncèrent encore plus profondément dans les chairs. Alors, le brave homme pressa de toutes ses forces sur le doigt et, enfin, s'étant dit qu'il m'avait assez torturé, il fit un pansement.

Larat profita de l'occasion pour montrer à l'infirmier un trou à son genou qui lui faisait aussi très mal, souvenir des sangsues sans doute. Là aussi, la plaie, lorsqu'il appuya, laissa couler le pus. En somme, charmante matinée ! La blessure de Larat était, du reste, si sérieuse, qu'il fut plusieurs mois sans pouvoir marcher convenablement.

Après le déjeuner, nous avons eu la visite de quelques officiers qui nous apportaient cigarettes et autres douceurs, et nous répétèrent que nous allions être transportés à Hatinh — à cent cinquante kilomètres — notre état nécessitant notre hospitalisation.

Une autre visite plus étrange suivit la leur : une femme d'un certain âge en splendide uniforme national. Elle s'assit et se mit à parler intarissablement dans une langue qui avait la prétention d'être du français et qui avait, en effet, quelques points communs avec cette langue. Nous ne comprenions

malheureusement que fort peu de chose de tout ce qu'elle racontait, parce qu'elle parlait à une allure vertigineuse, sa voix rappelait celle d'un paon enroué. Pourtant, il nous sembla comprendre qu'elle désirait savoir pourquoi nous nous étions enfuis, cela lui paraissait très vilain de notre part. Comme nous ne donnions pas de réponse satisfaisante à cette question, elle glissa vers la porte avec un geste amical de tête. Dehors, elle s'entretint avec le gardien au milieu de grands éclats de rire.

Le soir, ce fut un homme qui nous rendit visite. Il portait des lunettes et nous confia qu'il était gouverneur politique de la ville, à peu près ce que les Russes appellent commissaire du peuple. Le VietNam s'efforçait de copier en tout les méthodes soviétiques. Il était, en somme, pacifique et nous donna un aperçu de la situation politique. Le Laos était gouverné par un homme qui portait le nom difficile de Su-Phang-Vong. La majorité des soldats étaient originaires du Laos, mais la province était entièrement sous la domination de Ho-ChiMinh, qui se faisait appeler le Président et qui, d'Hanoï, commandait l'armée rapidement levée du Viet-Nam. Il allait suivre personnellement la délégation en France.

Il nous pria d'écrire un court rapport sur la façon dont nous avions été traités à Naké après avoir été faits prisonniers et, comme justement nous n'avions pas à nous plaindre ici d'autre chose que d'être

prisonniers, Larat fit le rapport et je le signalai avec lui.

Le lendemain matin, le colonel vint nous avertir que tout de suite après le déjeuner un camion militaire viendrait nous chercher pour nous conduire à Hatinh. Après le déjeuner, nous nous sommes donc assis devant la maison pour attendre. La femme qui était venue nous voir le matin nous apporta un gâteau de riz pour notre voyage. Nous étions très touchés de cette attention aimable et l'avions beaucoup remerciée, d'autant plus que nous étions assez confus de l'avoir prise pour une espionne du Viet-Nam. Que savions-nous d'elle, après tout ? Il n'y a pas moyen de s'y reconnaître avec ces gens-là. Un jour, ils sont obséquieux et doux et, le lendemain, de vrais démons.

Le colonel vint nous faire ses adieux et nous offrir des cigarettes. C'est lui qui nous précédait à Hatinh où nous ne serions nous-mêmes que le lendemain. Aussi avons-nous en rentrant partagé l'exquis gâteau de riz avant de nous coucher. Mon doigt me faisait horriblement souffrir, mais je me gardai bien d'envoyer chercher l'infirmier, car je m'étais aperçu qu'il ne s'entendait pas plus à la médecine qu'un cultivateur à la navigation.

Vers le soir, un jeune soldat vint me prier de le suivre. Il me conduisit à une maison voisine et me fit entrer dans une grande pièce où trois hommes

étaient assis derrière une longue table. Devant la table était une chaise, on m'y fit asseoir.

L'homme du milieu prit la parole. Il faisait partie, me dit-il, du comité de Hatinh et désirait me poser quelques questions, d'abord et surtout, si je savais quelque chose de mes camarades. « Tu en sais sûrement plus long que moi », pensai-je, mais comme j'avais tout de suite compris que la question ne m'avait été posée que pour voir ce que j'en dirais, je nie contentai de hausser les épaules.

L'interrogatoire dura trois heures. L'homme désira connaître dans les moindres détails nos aventures depuis notre arrivée à Hué jusqu'à ce jour. J'essayai de lui répondre aussi calmement que possible, mais par moments j'eus bien du mal à garder mon sang-froid, notamment lorsque je lui racontais les traitements que le Viet-Nam nous avait fait subir.

Il me demanda pour terminer si j'avais un désir à exprimer ; je n'avais pas besoin de réflexion pour répondre que je n'en avais qu'un : être mis le plus vite possible en rapport avec les autorités françaises et rentrer en Europe. Il fallait toujours attendre le résultat des conversations franco-vietnamiennes.

Il me fit alors la grâce de me permettre de m'en aller et ce fut le tour de Larat d'être sur la sellette. Son interrogatoire dura cependant une heure de moins que le mien.

J'oublie de dire que pendant qu'on m'interrogeait, un soldat, par inadvertance, fit partir son fusil. En entendant l'immense bruit que produisit ce coup de feu dans ce petit espace, Larat crut qu'ils m'avaient « liquidé » et il s'attendait au même sort quand on vint le chercher.

XV

Le lendemain, tout de suite après le lunch, une vieille Citroën s'arrêta devant la porte. Il y avait déjà six personnes dedans, de sorte que nous n'avons guère pu nous étaler. Si je dis qu'il nous fallait un jour et demi pour faire les cent cinquante kilomètres, on comprendra que nous n'allions pas comme le vent, mais en me souvenant des bruits étranges qui sortaient du moteur, j'estime que ce fut un miracle que nous soyons arrivés.

Durant la première partie du voyage, nous avons longé cette route que nous avons plusieurs fois traversée durant notre évasion et je me demandais — car il ne s'agissait encore ici que d'un transport régulier de prisonniers — si nous avions fait le moindre progrès vers la liberté et si tant d'efforts n'avaient pas été complètement inutiles.

On s'arrêta une heure dans une petite ville. Sans nous faire descendre, on nous apporta du café et, après avoir traversé un fleuve sur un bac et avoir roulé durant encore des heures et des heures, nous

sommes arrivés à Pouh-Doc où, quelque temps auparavant, nous nous étions embarqués sur un sampan. On nous arrêta dans une grande maison où un repas nous fut servi et, ensuite, nous nous couchâmes.

Un garçon parlant fort convenablement le français vint le lendemain matin. Il voulait tout savoir de Paris qu'il désirait connaître. Il nous fit cadeau de sucre et de cigarettes. Le tabac annamite n'est pas fameux, mais il suffit d'y être habitué pour le trouver fort convenable. Au cours de la conversation, il nous raconta qu'une semaine auparavant les corps de trois officiers français avaient été portés dans un temple à Pouh-Doc ; on leur avait coupé les oreilles et on les avait accrochées dans le temple.

Il n'était pas certain qu'il s'agit là de nos camarades, mais c'était le 22 mars que nous avons vu pour la dernière fois Marault et Farelli, et le 23 que Marec avait disparu dans le fleuve, les dates concordaient assez bien. Et c'était justement dans les environs de Pouh-Doc que nous avons été séparés. Nous avons beau essayer de nous persuader mutuellement qu'il ne s'agissait peut-être pas de nos camarades, nous étions persuadés du contraire.

Le voyage reprit et, au début de l'après-midi, nous sommes arrivés à Hatinh, où on nous déposa à l'hôpital. Nous avons une petite chambre avec

deux lits relativement propres, mais durs comme du bois, comme nous devions en faire la pénible expérience durant les semaines suivantes.

Nous avions compté que notre séjour à l'hôpital serait de courte durée, une fois de plus nous nous étions trompés : nous y sommes restés du 2 avril au 15 juin.

Et si nous avions espéré que le séjour à l'hôpital signifierait plus de liberté, nos prévisions, là aussi, devaient se révéler fausses. Nous étions, bien sûr, des malades, mais nous étions surtout des prisonniers. Chaque soir on fermait à clé notre porte et un garde s'y tenait nuit et jour. J'avais été assez naïf pour croire qu'on me permettrait d'envoyer un télégramme à ma mère, adressé à la légation danoise de Londres qui, certainement, saurait l'expédier plus loin : même cette demande bien modeste fut repoussée.

C'est seulement lorsque nous avons été couchés dans nos lits d'hôpital que nous avons pu nous rendre compte à quel point nous étions malades et « à plat ». Dans mes crises de malaria, il y avait des jours où le thermomètre montait à 41°. Mon estomac faisait aussi des siennes et mon doigt était si enflé et infecté, que le médecin dut le rouvrir dans toute sa longueur. Larat et moi avons aussi de nombreuses plaies aux bras et aux jambes, souvenirs des sangsues et des épines de la forêt vierge.

Notre état général était, par conséquent, assez mauvais et je n'augmentai guère de poids durant notre séjour à l'hôpital. Lorsque j'en sortis, après six semaines, je n'avais plus que la peau sur les os. Larat, au contraire, engraisait à vue d'oeil ; à notre arrivée à Saïgon, il faisait plutôt l'effet de revenir d'une cure à la campagne que d'un séjour de famine dans la jungle.

Mon journal me rappelle que le séjour à l'hôpital n'était guère réjouissant. Je me borne à en donner quelques détails.

Le médecin qui venait me faire des piqûres contre la malaria et inciser mon doigt et le genou de Larat, était un homme aimable et pitoyable et, comme il prenait des leçons d'anglais, il était enchanté de pouvoir s'exercer avec des personnes le parlant correctement.

Il nous mit un peu au courant des nouvelles mondiales. Naturellement, ce qui nous intéressait le plus était ce qu'il pouvait nous dire des pourparlers entre la France et le Viet-Nam et de la commission qui devait discuter de la paix à Paris. Notre vie dépendait sûrement de ce qui allait se passer là-bas, et si cette conférence échouait, nous serions expédiés dans un monde peut-être meilleur. C'est là le sort des otages innocents.

Sa visite nous fit du bien, car le temps nous semblait long. Il nous prêtait bien un livre de temps en temps, mais le plus souvent nous restions

couchés à fixer le plafond ou à causer ensemble, ce qui n'avait rien de réconfortant. Larat était encore plus irritable qu'autrefois. Il rabrouait constamment nos gardiens qui, bien entendu, le haïssaient. Je ne puis les en blâmer.

Notre séjour se prolongeant, comme on manquait de place, on mit un troisième lit dans notre chambre. Un soldat qui s'était blessé lui-même au ventre au cours de l'exercice, vint l'occuper. La blessure était grave, il était pénible de l'entendre se plaindre et râler. Fort heureusement, il mourut le lendemain. J'ai peut-être l'air sans cœur en employant le mot « heureusement », mais c'est que le médecin nous avait prévenus qu'il n'y avait aucun espoir de le sauver.

Ses obsèques furent dignes d'un général européen. Le cercueil, placé dans une hutte de bois, fut suivi par un immense cortège et porté le long des rues par huit porteurs. La foule marchait en chantant un hymne de deuil, triste à se fendre l'âme. Des deux côtés de l'étrange catafalque marchaient des petits garçons vêtus de blanc, balançant des encensoirs. Je me demande ce que peuvent être les obsèques d'un officier supérieur.

Les dimanches étaient encore plus intolérables que les jours de semaine. Un dimanche de Londres est un grand jour de festivités à côté de ce qu'il est en Indochine. Aucune personne ayant le respect de soi-même ne voudrait remuer le petit

doigt, et un silence de mort pèse comme dans un cimetière. Le dimanche matin, après avoir jeté sur nous un petit coup d'oeil, les infirmiers disparaissaient et nous ne voyions âme qui vive de toute la journée.

Le 21 avril était le lundi de Pâques, et je me souvins que l'année précédente j'avais passé les vacances de Pâques chez ma mère, à Byfleet. J'avais trouvé ces vacances exceptionnellement calmes, je ne me doutais pas à quel point celles de l'année suivante le seraient bien davantage. Puisque les pauvres humains ne peuvent connaître l'avenir, comment aurais-je pu penser que je serais là en prison dans un pays lointain ? Peut-être, cependant, cette année écoulée n'avait-elle pas été tout à fait inutile. J'avais en tout cas appris à estimer au-dessus de tout une valeur dont je n'avais pas auparavant mesuré la grandeur : la liberté.

Pouvoir se promener dans une rue, entrer dans un magasin et acheter ce que l'on désire, entrer dans un restaurant, étudier la carte et choisir les plats que l'on aime, écrire des lettres, en recevoir, entendre de la bonne musique, causer avec de bons amis et se coucher dans un lit très doux.

Comme c'était dimanche et que nous allions être abandonnés à nous-mêmes toute la journée, nous avions largement le temps de nous laisser aller à nos réflexions. Je composai mentalement le menu que je choisirai lorsque, pour la première fois,

entrerais, en homme libre, dans un restaurant : hors-d'oeuvre avec une grande quantité de pain blanc et un océan de beurre, des côtelettes de mouton, pas deux ou trois, au moins cinq ou six. Puis de la purée de pommes de terre assaisonnée de beurre et de crème. Enfin, des épinards braisés avec des oeufs pochés et, pour finir, un dessert au chocolat. Je me voyais donnant des ordres à un maître d'hôtel incliné, un peu débordé de commandes, et qui venait de me servir un martini glacé.

Mes fantaisies culinaires ont dû, par une voie télépathique, parvenir à la connaissance de la direction de l'hôpital, car le lendemain, à l'occasion de Pâques, on nous servit un menu pantagruélique : un demi-poulet à partager et, pour que ces agapes pascales ne tournent pas court, on nous servit l'autre moitié pour le dîner. Il y en avait peu, mais ça avait tout de même le goût de volaille.

XVI

Mes accès de malaria étaient moins fréquents, mais une nuit je m'éveillai avec un terrible mal de dents. Le lendemain, nous avions la visite du docteur, à qui je montrai ma dent malade. Il m'expliqua qu'il n'y avait pas de dentiste dans la ville, mais qu'il s'offrait à l'arracher. J'aimais mieux endurer le mal que de la perdre, aussi déclinai-je cette offre aimable.

Le docteur nous apprit que les pourparlers de Paris entre la France et le Viet-Nam étaient en bonne voie et qu'une mission militaire française était en route pour l'Indochine.

Un matin, de bonne heure, un coolie entra dans notre chambre et commença de nettoyer. Il me semblait reconnaître son visage et je me rappelai enfin que c'était notre gardien de Phu-Chan, dont le sommeil nous avait permis de nous évader pour la première fois. Il nous raconta qu'il avait été dégradé et condamné à vingt ans de prison, mais qu'en raison de sa bonne conduite, on l'autorisait

à faire le service de garçon d'hôpital. Je n'ai pas compris pourquoi on nous envoyait ce sergent qui avait été condamné à cause de nous.

Les gens qui ne connaissent que les hôpitaux américains ou européens pourraient penser que nous vivions à Hatinh une vie de rêve. Ils ne savent pas ce qu'est un hôpital indochinois. Ils en auront une vague impression si je leur dis que toutes les nuits nous étions tenus éveillés durant des heures par les punaises et les puces. De plus, la chaleur était presque insupportable dans cette petite pièce mal ventilée, je n'ai de ma vie transpiré comme en ces jours de mai et juin à l'hôpital de Hatinh.

Le 15 juin semblait devoir être une journée aussi mortellement ennuyeuse que toutes les autres. Il y avait plusieurs jours que nous n'avions pas eu un livre à lire ni une cigarette à fumer. Je remarquai que notre gardien, habituellement renfrogné, souriait sournoisement et celui qui le remplaça était aussi tout sourires. Quelle pouvait être la raison de ce changement ?

Interrogé, le gardien qui parlait un peu français, nous raconta que nous allions changer de résidence. Il ne pouvait nous dire où nous irions et nous étions assez sceptiques, mais vers cinq heures de l'après-midi, arriva le docteur qui nous pria de nous préparer pour aller à Vinh. Après l'avoir remercié de ses bontés pour nous, nous

nous sommes habillés rapidement et sommes montés en voiture. Deux soldats armés s'assirent à côté de nous. En cours de route, une borne indiquait : Vinh, quarante-neuf kilomètres. Le renseignement du docteur était donc exact, mais nous ne savions pas encore pourquoi nous allions à Vinh.

Le moteur eut plusieurs petites pannes, de sorte qu'il était dix heures du soir quand la voiture s'arrêta devant la caserne de Vinh. Douze soldats lourdement armés nous reçurent et nous menèrent dans une petite pièce où l'on nous fit attendre une heure et demie. Un soldat nous donna quelques cigarettes et nous apporta à manger.

Enfin, un capitaine entra. Il nous informa qu'une commission militaire française était dans la ville et que nous avions l'autorisation d'entrer en relation avec elle, mais pas avant lundi (on était un samedi). Nous avons exprimé notre grand étonnement de ce qu'une commission française ne nous reçoive pas immédiatement, si elle était avertie de notre présence. Il ne voulut rien écouter et, après son départ, nous nous sommes couchés.

Le lecteur comprendra aisément qu'il nous fut impossible de dormir cette nuit-là. Que de luttes, que d'amères espérances toujours déçues depuis cet après-midi d'août (il y aurait bientôt un an) où nous avons été pris dans une rizière près de Hué ! Maintenant enfin la liberté semblait proche, demain

peut-être nous allions parler à des blancs, à des compatriotes ! Nous n'osions y croire.

A cinq heures, nous étions levés pour faire notre toilette et nous préparer. En regardant par la fenêtre, nous voyions comme d'habitude le gardien de faction. Combien de temps encore nous faudrait-il le subir ?

Au début de la matinée, l'officier de la veille se présenta de nouveau. C'était dimanche, mais il voulait bien tout de même essayer de nous mener auprès de la commission française, à condition que nous signions une déclaration certifiant que nous avions toujours été bien traités par le Viet-Nam. C'était une pilule par trop amère à avaler et nous avons tous les deux refusé de signer quoi que ce soit autrement qu'en présence d'un officier français. Il mit bien deux heures à essayer de nous convaincre des bons traitements du Viet-Nam à notre égard, mais lorsqu'il finit par comprendre que ses talents de persuasion resteraient vains, il se retira avec un visage menaçant.

Nous étions très inquiets. Notre obstination allait-elle être encore un obstacle à notre libération ? Et si la commission française n'avait pas été avertie de notre présence dans la ville, et si elle repartait en l'ignorant, nous serions bien avancés !

Mais au milieu de nos tristes réflexions, nous avons subitement entendu des voix françaises, la porte s'est ouverte, un officier français s'est avancé

les mains tendues. Je ne pense pas qu'un être humain ait jamais été reçu avec autant de joie. L'officier indigène entra en expliquant qu'il désirait avoir notre signature sur un document, mais notre collègue français affirma que nous n'avions rien à signer du tout.

Il nous fit descendre, monter en voiture avec plusieurs autres officiers français, et en route vers une grande villa où logeait la commission !

Nous y fûmes reçus le mieux du monde. Il y avait du café, un énorme gâteau, que nous avons dévoré jusqu'à la dernière miette. Immédiatement, j'ai demandé au colonel, commandant la commission, d'envoyer pour moi un télégramme ainsi rédigé : « Légation danoise, à Londres. Prière informer princesse Marguerite de Bourbon que Michel de Bourbon est vivant et bien portant. Lettre suit. »

Plus tard, j'appris que ma mère avait reçu mon télégramme le surlendemain. Elle était à Copenhague et avait justement quelques heures auparavant appris que j'étais en vie. Le prince Axel, faisant partie d'une commission danoise à Moscou, sachant par l'intermédiaire d'un général que deux officiers français avaient été délivrés en Indochine et que l'un d'eux devait vraisemblablement être moi, avait aussitôt averti sa soeur par télégramme.

On nous donna des vêtements, de l'argent, un bain délicieux, je ne sais plus ce que nous avons apprécié le plus. Et j'oublie de dire que l'officier

qui était venu nous chercher fut obligé de certifier et de signer que nous avions été livrés à la commission française. J'étais un peu vexé d'être considéré comme un colis livrable contre reçu.

Plus tard, nous avons fait un tour en ville avec nos camarades. Impossible de décrire le sentiment de bien-être que nous éprouvions à nous promener en hommes libres. J'étais assez fatigué malgré le séjour à l'hôpital, pourtant il me semblait avoir des ailes aux pieds.

Je savais parfaitement qu'il ne fallait pas manger beaucoup, quand on a été longtemps sous-alimenté, mais je n'étais pas raisonnable. Je mangeai le lendemain avec gloutonnerie et fus assez malade dans la nuit. Ma bêtise était assez pardonnable, si l'on songe que, durant des mois, je m'étais couché sur ma faim.

Et quelle importance si je restais quelques heures éveillé la nuit à cause de ce mal de ventre ; j'étais couché dans un lit, dans des draps propres et pouvais ouvrir la porte sans qu'un garde braque sur moi son fusil.

Une de nos premières questions aux officiers français fut pour savoir s'ils étaient au courant du sort de nos trois camarades de captivité, mais ils ne savaient absolument rien.

J'eus le plaisir — très relatif — de rencontrer May. Il était, si possible, encore plus obséquieux et douxereux que d'habitude. En nous quittant, il

dit : « Vous et votre camarade pouvez vous estimer heureux de vous en être tirés vivants. »

Le 19 juin, nous avons pris l'avion pour Hanoï où nous avons été reçus fort aimablement au cercle français. Le général Valluy nous invita à déjeuner. Les jours suivants, nous avons eu à signer des papiers et à rédiger un rapport détaillé de notre mission.

Je me sentais extrêmement heureux d'être libre, mais je dois à la vérité de dire que le comportement de Larat ne s'était pas amélioré depuis notre libération. Il ne manquait aucune occasion de rappeler qu'il était capitaine et moi son subordonné. Comment pouvait-il s'attacher à de pareilles vétilleries après ce que nous avons souffert ensemble depuis un an ?

La présence de nombreux officiers à Hanoï ne semblait nullement calmer les révolutionnaires, mais, au contraire, les exciter. Jour et nuit, l'on entendait des coups de feu dans la ville et les agitateurs tiraient souvent sur les automobiles militaires.

J'en eus, du reste, moi-même la preuve. Larat et moi faisions un tour en voiture quand, subitement, les balles se mirent à siffler à nos oreilles, et c'est un miracle que nous n'ayons pas été atteints. Un tank français dut être envoyé dans les quartiers les plus agités, l'officier qui commandait ce « raid » m'avait invité à l'accompagner, et j'eus une réelle

joie quand le tank commença à cracher sur les agitateurs.

Un soir, durant notre séjour à Hanoï, nous avons été les hôtes d'une famille française des plus aimables : les Grall. Quel festin ! Je souris en entendant l'un des convives se plaindre du menu et critiquer l'absence de glace pour rafraîchir les boissons. J'aurais voulu voir ce bon monsieur dans notre expédition.

XVII

Le 26 juin, à 7 h. 30 du matin, un avion nous emportait vers Saïgon où nous étions à midi. Le général Leclerc nous convoqua. Une fois de plus, nous avons rendu compte des circonstances dans lesquelles nous avons été séparés de nos camarades et nous avons demandé à participer à une expédition qui chercherait pour le moins à savoir ce qu'ils étaient devenus. Le général était partisan de cette expédition, mais ne voulait pas que nous en fassions partie, nous estimant encore trop faibles pour supporter les fatigues d'un tel voyage. Il nous demanda de faire un plan de l'endroit où nos camarades avaient disparu, mais ajouta qu'il était impossible pour un blanc d'aller à Pouh-Doc, encore aux mains du Viet-Nam.

Je ne connais pas le résultat de cette expédition qui ne dut rien donner de bon, autrement nous en aurions été informés. Je sais seulement que le capitaine Rabeau et le lieutenant Lelanne qui la conduisaient se sont, sur notre conseil, mis en rapport

avec May, qui a nié tout simplement avoir jamais rencontré Larat et moi-même et avoir jamais entendu parier des quatre autres membres de l'expédition. Nous nous étions tout de même laissés bernier jusqu'à un certain point par ce tartufe.

On me paya ma solde et, véritable Crésus, j'allai au dépôt militaire pour acheter quelques sous-vêtements. Ni là, ni ailleurs, il n'y avait moyen d'en trouver.

Le général Leclerc avait promis de nous renvoyer en Europe à la première occasion, mais les jours passaient et nous étions toujours là. Par contre, le général me fit appeler pour m'annoncer que j'étais décoré de la Légion d'honneur. Elle me fut remise à mon retour en France. Je n'étais pas peu fier de recevoir à vingt ans la plus prestigieuse décoration du monde.

Le 7 juillet sonna l'heure de la délivrance de Larat. Je l'accompagnai à l'aérodrome et suivis longtemps des yeux cet avion qui mettait le cap sur la France.

A Saïgon, je rencontrai un officier de marine qui avait été ami intime de Marec. Il me demanda d'aller voir le père de Marec lorsque je serai à Paris où il tenait une librairie, près des boulevards.

Le lendemain du départ de Larat, je roulais en Jeep avec un camarade officier dans une petite rue où je voulais acheter des souvenirs, quand on tira sur nous. Nous avons sorti nos revolvers, tiré vers

la maison d'où étaient partis les coups de feu et avons eu la chance de tourner le coin sans être atteints.

Enfin, le 10 juillet, je partais moi-même. Un avion me conduisit à Calcutta, où je devais rester un jour, puis repartir pour Paris.

A Calcutta, je me rendis au cercle des officiers pour y reprendre les objets que j'y avais déposés le 27 août de l'année précédente en quittant la ville. J'eus la désagréable surprise de trouver ma cantine vide. Envolés mes effets personnels et mes emplettes, dont les beaux saphirs. J'étais outré, mais comme je repartais le lendemain, il n'y avait rien à faire. Et n'importe comment, une enquête n'aurait sans doute abouti à rien.

Le 11 juillet, l'avion quitta l'aérodrome de Jessore et, le 14, jour de fête nationale, j'arrivais à Paris.

Quelle joie d'être à Paris ! Cependant, je dus m'en arracher au bout de quelques jours, car là-haut, à Inverness, en Ecosse, ma mère attendait et comptait les heures.

Lorsque, en mai 1945, je lui avais fait des signes d'adieu à la petite gare de Byfleet, nous ne nous doutions ni l'un ni l'autre de ce que j'aurais à endurer avant de la revoir.

Aurais-je voulu me soustraire à cette année de dure expérience ? Je ne le crois pas. Bien sûr, il y

a eu des jours où le moral était très bas et où tout semblait perdu. Mais cette expérience m'a apporté une maturité inattendue. Je n'étais qu'un garçon inexpérimenté, assoiffé d'aventures en partant pour ce « voyage » qui m'a mûri très vite, bien que partiellement sans doute parce que je l'ai vécu avec L'es hommes plus âgés que moi. J'y ai appris aussi à apprécier la bonne camaraderie, à comprendre la nature et ses beautés, à savoir prendre mes responsabilités et à m'orienter dans tout terrain inconnu.

Mais j'appris surtout à apprécier des bonheurs que j'avais jusque-là considérés comme naturels : la main d'un camarade appuyée sur notre épaule au moment où la nostalgie vous étreint et où l'on voit tout en noir. Un prisonnier retransché du monde et de ses splendeurs peut avoir de si tristes pensées !

XVIII

Je me suis demandé si cette expédition avait calmé mon sang et mon goût de l'aventure, et je me suis répondu : « Non. » Je m'imagine très bien retournant en Indochine. Je renouvelle ici l'assurance de mon mépris et de ma haine à l'armée vietnamienne et je formule les vœux les plus ardents pour que la France arrive à maîtriser le désir de vengeance de ces gens qui sont rampants lorsqu'on est le plus fort et vous plantent un poignard dans le dos s'ils peuvent vous attaquer par derrière. Je n'ai jamais vu des hommes manquant, avec un tel sans-gêne, à une parole donnée et si raffinés dans la cruauté.

J'ai raconté notre conversation — juste avant d'être libérés — avec un capitaine de l'armée vietnamienne qui voulait notre signature au bas d'une attestation de bons traitements. Tout en essayant de nous convaincre, il avait fait au cours de notre entretien une déclaration qui m'a impressionné : « La France a perdu la face, nous a-t-il dit. Cette

vérité est le résultat d'abord de ce qu'elle a été vaincue par l'Allemagne, puis par les Japonais, mais aussi et surtout de ce que les troupes françaises se sont rendues sans combattre, le 9 mars. » Les officiers vietnamiens avaient donc été remplis de respect et d'étonnement en voyant six officiers français dont il était impossible de briser le moral malgré la prison et les menaces et qui, par deux fois, ont essayé une évasion où ils risquaient leur vie. Les Vietnamiens voyaient là la marque de l'esprit de la France nouvelle

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DE SCEAUX
A SCEAUX (SEINE)
LE 5 NOVEMBRE 1949. N°
I M P . 2 3 7 9 9.
E D I T E U R N ° 2 0 5 .

Imprimé en France.